N° 324
FRC 15811
Case FRC 19456.

MOINS QUE RIEN,
SUITE
DE PEU DE CHOSE.

PAR M. GRIMOD DE LA REYNIERE.

THE NEWBERRY LIBRARY

Courte Notice des *Ouvrages publiés par* M. Grimod de la Reyniere.

Le *Journal des Théâtres*, en 1777 & 1778, en société avec M. de Charnois, si connu par ses talens pour la partie polémique du Théâtre.

Le *Fakir*, conte en vers, 1780, (comme Editeur,) *in*-8°.

Le *Journal de Neûchâtel*, 1781 & 1782, quant à la partie dramatique seulement qu'il rédigeoit en chef, & sans collaborateur.

Les *Réflexions philosophiques sur le plaisir*, par un Célibataire, 1783, 1 vol. *in*-8°. Il en a été fait 3 éditions en dix mois; la dernière a paru en 1784.

La *Lorgnette philosophique*, 1785, 2 vol. petit *in*-12. L'Auteur s'occupe de réimprimer dans le format *in*-8°., qui est celui de toutes ses productions, cet ouvrage piquant & moral, qui a pris place dans toutes les Bibliothèques au-dessous de la Bruyère.

Peu de chose, 1788, *in*-8°. C'est un recueil de divers morceaux de prose & de vers, principalement sur l'art dramatique. Quoique le moment de sa publication ne fut point favorable à la littérature, cet ouvrage a cependant joui d'un grand succès.

Lettre de l'Auteur à M. Mercier, (qu'il ne rougissoit pas alors de nommer son ami,) 1788, *in*-8°. C'est un éloge historique & critique la ville de Lyon, qui prouve que l'Auteur ne la connoissoit pas alors depuis long-temps.

Lettre d'un voyageur à son ami, ou Réflexions philosophiques sur la ville de Marseille, 1792, *in*-8°. 2e. Edit. Tableau moins adulateur que le précédent, & qui ne sera peut-être pas démenti par l'expérience.

L'*Eloge de la Jalousie, par un Célibataire*, *in*-8°., 1793. Cet ouvrage, presqu'entièrement fini en 1786, paroît en même temps que celui-ci; c'est pourquoi l'on ne sauroit en porter de jugement. On dira seulement qu'il s'y trouve plus d'un ingénieux paradoxe.

On ne comprend pas dans cette liste un grand nombre de Mémoires de jurisprudence, que l'Auteur a publiés pendant les huit années qu'il a exercé à Paris, & gratuitement, la profession d'avocat. On rappellera seulement le fameux Mémoire contre M. Fariau de S. Ange, dans une cause toute littéraire. Il parut en 1786; la première édition fut vendue en cinq jours; la seconde étoit sur le point de l'être en entier, lorsqu'une lettre de cachet, lancée par un Ministre dont le nom sera long-temps célèbre dans les annales du despotisme & de la brutalité, (M. le Baron de Breteuil,) exila l'Auteur dans une abbaye au fond de la Lorraine : il y est resté vingt-cinq mois.... Il n'étoit nullement question du gouvernement dans ce Mémoire; & cet exil fut une vengeance personnelle du Ministre, auquel l'Auteur, il est vrai, n'avoit jamais pris la peine de dissimuler son profond mépris.

MOINS QUE RIEN,

SUITE

DE PEU DE CHOSE.

Ouvrage d'un genre assez neuf, & plus moral qu'on ne pense.

Par M. GRIMOD DE LA REYNIERE; ancien Avocat au Parlement de Paris, Membre des Académies de Rome & de Marseille, &c. &c, &c.

Nimirum sapere est abjectis utile nugis,
Et tempestivum pueris concedere ludum.

HORAT.

A LAUSANNE:

Et se trouve à PARIS,

Chez BELIN, BAILLY, DESENNE & PETIT, Libraires:

A Lyon,

Chez FAUCHEUX, les Frères JACQUENOD; MAIRE & MARS:

Et dans les principales Villes chez les principaux Libraires.

M. DCC XCIII.

AVIS DES LIBRAIRES.

APRÈS avoir lu la liſte des Ouvrages donnés par l'Auteur, on ſera peut-être bien aiſe de connoître ceux dont il s'occupe.

1°. *Conſidérations ſur l'Art Dramatique*, ouvrage en 4 vol. in-8°., dont la ſouſcription eſt toujours ouverte à Paris & à Lyon, chez les Libraires indiqués. Ce livre eſt le fruit de vingt années de méditations ſur le Theâtre : l'homme du monde & l'homme de Lettres y trouveront également à s'inſtruire & à s'amuſer ; & l'on peut dire, ſans orgueil, qu'il tiendra lieu de beaucoup d'autres.

2°. *Coup d'œil philoſophique ſur quelques individus de la ſociété.* C'eſt un ouvrage purement moral, mais dans lequel on reconnoîtra bien des maſques, pour peu qu'on ait vécu à Paris. Lorſque la Satyre eſt utile aux mœurs, elle ceſſe d'être un mal. C'eſt un miroir dans lequel on offre le portrait du vice, pour inſpirer l'amour de la vertu.

3°. *Voyage dans les Provinces méridionales de France.* Dans ce voyage l'Auteur s'eſt attaché à la partie philoſophique, à tout ce qui peut peindre les mœurs, le caractère & le commerce des villes qu'il a parcourues. Sous ce rapport il deviendra intéreſſant pour les eſprits qui aiment à réfléchir.

4°. *Eſſai ſur le commerce en général, & ſur quelques Commerçants en particulier.* C'eſt après avoir bien médité ſon objet ſous toutes ſes faces, & l'avoir conſidéré ſous tous ſes rapports, que l'Auteur a entrepris cet ouvrage. C'eſt la première fois peut-être qu'on aura vu traiter cette matière philoſophiquement, & l'on ſera étonné des aperçus qu'elle offre à tout homme qui voudra la méditer en moraliſte. Cet eſſai ſera très-utile aux jeunes Négociants, dans un moment ſurtout où l'on croit que pour exercer cette profeſſion il ſuffit d'ouvrir un magaſin & de payer une patente. Enfin, les conſommateurs apprendront à ſe défier de plus d'une eſpèce de fraude, & ſauront peut-être gré à l'Auteur de les avoir fait jouir, à peu de frais, du réſultat de ſes pénibles recherches, & des fruits de ſa longue expérience.

N.B. On ne peut déterminer abſolument le temps où paroîtront ces quatre ouvrages : cela dépend des circonſtances ; mais nous pouvons aſſurer que l'Auteur s'en occupe aſſidûment.

AVERTISSEMENT
DES ÉDITEURS.

Cet Ouvrage, annoncé depuis quelques années, n'a dû le retard de ſa publication qu'aux circonſtances politiques, qui ne favoriſoient nullement le débit & la lecture des nouveautés littéraires.

Le Public occupé des grands intérêts de la patrie, ſongeoit peu à la littérature, ſurtout à la littérature agréable. Les décrets, les pamflets, les gazettes & les libelles avoient remplacé ſur les comptoirs des Libraires, les ouvrages de poéſie, de morale & de gaieté; & les Muſes qui n'aiment point les débats politiques, s'étoient envolées à l'aſpect des baïonnettes & des motions.

Un jour plus calme commence à renaître; l'aurore de la paix ſe lève ſur l'horizon de la République des lettres, & toute la bande des amours effrayés revient au colombier. Déjà dégoûtés du néologiſme nauſéabonde introduit dans la

langue françoiſe, les amateurs reviennent aux bons écrivains du ſiècle de Louis XIV & de celui-ci. Les vers long-temps proſcrits ſont reçus avec plus d'indulgence. On accueille la morale, on ſoupire après la littérature dramatique. Le règne des arts & des lettres va recommencer & reprendre un nouvel éclat.

Les circonſtances nous ont paru favorables pour publier cette brochure. C'eſt un recueil de quelques morceaux épars depuis long-temps dans le porte-feuille de l'Auteur, & dans leſquels les amateurs aimeront à retrouver le goût du bon, l'amour de l'antiquité, & des idées ſaines en morale & en philoſophie.

L'Auteur, quoiqu'encore aſſez jeune, eſt trop connu pour que nous nous appeſantiſſions ici ſur lui. Depuis ſeize ans qu'il a conſacré ſes loiſirs à la littérature, on peut dire qu'il a obtenu quelque célébrité. La France littéraire en offrant la nomenclature de ſes ouvrages, donne auſſi la liſte de ſes ſuccès ; car tous ont été reçus du Public avec une indulgence atteſtée par la multiplicité des éditions.

Depuis 1789 il s'étoit abſtenu, ſinon d'écrire, au moins d'imprimer. Sollicité vivement par les deux partis d'écrire ſur la révolution, il s'eſt refuſé conſtamment à leurs inſtances. Plus inſtruit peut-être que beaucoup d'écrivains des myſtères de la politique; verſé depuis long-temps dans la connoiſſance des affaires & de l'adminiſtration; conſulté ſouvent par les hommes en place lorſqu'il habitoit Paris, il auroit pu mieux que bien d'autres donner ſon opinion & l'appuyer par des raiſonnemens fondés ſur des faits. Des motifs de prudence & de réſerve, de puiſſantes conſidérations ont fait à ſa délicateſſe un devoir du plus profond ſilence. Il a pu amaſſer dans le ſecret du cabinet des matériaux pour écrire un jour l'hiſtoire du temps préſent; mais il s'eſt impoſé la loi de ne point deſcendre dans une arêne où l'on a vu, où l'on voit encore plus de ſpadaſſins que de gladiateurs.

Le petit Ouvrage que l'on fait paroître aujourd'hui, n'a donc aucune eſpèce de

rapport avec les circonſtances. C'eſt tout uniment un aſſemblage de divers opuſcules en proſe & en vers, auxquels l'Auteur n'attache pas un grand prix, quoique pluſieurs ayent été lus dans des Séances Académiques. Il a depuis long-temps annoncé qu'il n'étoit pas né Poëte, & l'on ſait qu'on ne le devient point : ſes vers ſont des vers de ſociété, enfans de la circonſtance & de l'à-propos. On y trouvera peut-être aſſez de facilité, c'eſt tout ce qu'il a voulu y mettre. Ils ne paroiſſent ici que pour repoſer l'eſprit & les yeux du Lecteur; ainſi, l'on paſſe condamnation d'avance ſur toutes les critiques qu'on en pourroit faire.

L'Auteur attache à ſa proſe un peu plus de prétention. Quoiqu'il ſoit difficile de bien écrire hors de Paris, & que depuis ſix ans qu'il a quitté la Capitale, l'agitation continuelle d'une vie active & ſemée d'événemens romaneſques, lui ait peu permis de ſoigner ſon ſtyle, on s'apercevra cependant qu'il a bien poſſédé ſa langue, & qu'il l'écrit aſſez correctement. Il s'attache ſurtout à n'employer chaque mot

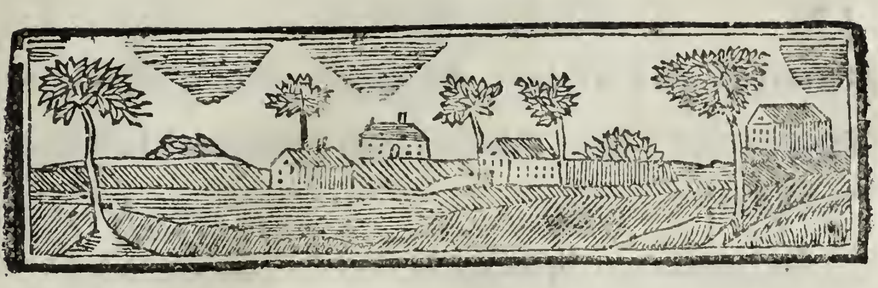
que dans ſa véritable acception, à fuir toute eſpèce de néologiſme, ſoit dans les expreſſions mêmes, ſoit dans la conſtruction de ſes phraſes, & à ne faire uſage que de termes avoués par nos bons Ecrivains, les ſeuls légiſlateurs de la langue françoiſe.

Une plus longue Préface deviendroit ſans doute ridicule à la tête d'une auſſi courte Brochure. Avant de la terminer, nous devons prévenir cependant qu'en qualité d'Éditeurs nous avons imaginé de faire ſuivre chacun des morceaux de cet Ouvrage, de Notes hiſtoriques, critiques, ſatyriques même, & ſouvent aſſez piquantes. L'Auteur (continuellement en voyage & livré aux détails pénibles que néceſſite ſa profeſſion) nous ayant rendu maîtres de ſon manuſcrit, nous avons cru devoir ſervir au public cette eſpèce d'aſſaiſonnement, qui ne plaira peut-être pas à tout le monde, mais qui jettera de la variété dans ce Recueil, & pourra prévenir l'aſſoupiſſement de plus d'un lecteur.

Au reſte, comme il eſt poſſible qu'en tout

ceci nous ayons plutôt consulté les intérêts de notre amour propre, que toute autre considération, nous porterons seuls la peine de notre étourderie, & la gloire de l'Auteur ne doit pas souffrir d'un travail qui lui est étranger.

On a pu voir au revers du faux titre la nomenclature des divers ouvrages publiés jusqu'à ce jour par M. *Grimod.* Nous devons ajouter que nous savons qu'il s'occupe, en ce moment, de mettre la dernière main à son *Coup d'œil philosophique sur quelques individus de la société*; ouvrage beaucoup plus piquant que celui-ci, & qui l'eût été bien davantage encore s'il avoit paru dans le temps (1786) que l'Auteur l'a commencé. Mais il lui restera au moins le mérite de la vérité & celui des ressemblances, & dans ce siècle du mensonge & de la calomnie, ce double avantage n'est peut-être pas à dédaigner.



MOINS QUE RIEN,
SUITE
DE PEU DE CHOSE.

Réflexions ſur l'Art dramatique en général, & ſur les Théâtres de Province en particulier.

L'ART dramatique penche depuis long-temps vers ſa ruine ; c'eſt en vain que l'on chercheroit à ſe le diſſimuler. Nous pouvons même annoncer ſa deſtruction totale en France comme très-prochaine, & nous voyons avec douleur qu'elle y ſuivra de près la perte du goût, des mœurs, des arts & des bons principes en morale & en littérature.

Nous allons eſſayer de déterminer en peu de mots les cauſes de cette décadence. Il faut connoître la ſource d'un mal pour y pouvoir remédier, & celui-ci n'eſt peut-être pas incurable. Les bornes de cette diſſertation nous obligeront de

resserrer nos idées, & de n'offrir qu'un léger aperçu sur une matière qui demanderoit des volumes.

Le goût du Spectacle n'étoit autrefois qu'une récréation pour les gens distingués, & un plaisir pour le petit nombre d'amateurs & de gens de lettres qui formoient nos Poëtes & nos Acteurs. Il est devenu aujourd'hui le partage de toutes les classes de la société ; il a dégénéré en fureur, souvent même en frénésie.

A ce public choisi, respecté pour son expérience & ses lumières, qui composoit les parterres & surtout celui de la Capitale (1), a succédé une troupe indisciplinée de gens du peuple, sans éducation, sans politesse, & dénuée de toutes les connoissances nécessaires pour goûter avec fruit & juger avec équité les productions de l'esprit & du génie.

Delà ces *bravo* tumultueux prodigués aux cris d'un Energumène qui se croit un héros. Delà ces applaudissemens aveugles donnés aux sâles bouffonneries d'un Acteur, qui ne peut plaire à cette multitude qu'en sortant des bornes prescrites par la nature, le goût & la raison. Delà ces huées indécentes, ces conspuations grossières lancées sans choix & sans discernement ; si bien faites pour

étouffer le talent naiffant, & pour décourager celui qui étoit en poffeffion de plaire à des juges plus éclairés.

Ceux qui ont habité la Capitale favent que c'eft de l'époque du changement de quartier de la Comédie Françoife, de fa tranflation du Fauxbourg St. Germain aux Tuileries en 1770, que l'on doit compter le premier terme de la décadence de l'art. L'effet n'en fut pas d'abord très-fenfible. Des talens fupérieurs contenoient encore ce nouveau public ; un petit nombre de bons juges modéroit encore le parterre, s'il ne le gouvernoit plus. Mais l'affluence devenant chaque jour plus confidérable, le nombre fuccédant au choix, la mort ou la retraite des fujets diftingués affoibliffant chaque année le corps des Comédiens, on vit la recette augmenter, & les talens décroître. Cette profeffion, où plufieurs hommes célèbres avoient acquis de la gloire & moiffonné des lauriers, ne fut plus qu'un métier lucratif, un moyen de plus d'aller à la fortune, fans s'embarraffer de la chute de l'art. La mort de le Kain rendit furtout cette vérité fenfible ; ce grand homme, qu'on peut appeler le dernier des Romains, fit defcendre avec lui dans le tombeau la Tragédie françoife (2).

Les Provinces, autrefois la pépinière des bons Comédiens, où le Théâtre françois trouvoit des talens ébauchés, & réparoit ses pertes ; les provinces cessèrent tout-à-coup de former des sujets. Le funeste goût de l'Opéra-comique y avoit totalement étouffé celui de l'Art dramatique par excellence. Ce misérable genre, qu'il ne faut point être connoisseur pour apprécier, ni Comédien pour jouer, s'éleva par des succès faciles, égara les esprits & corrompit le goût du public, en tarissant la source des Comédiens estimables. De grossiers Artisans sans esprit, sans éducation & sans mœurs, s'échappèrent de leurs atteliers, quittèrent des professions utiles, pour venir, à l'aide d'une voix frédonnante, chanter sur les planches une insipide ariette, gagner de forts appointemens, & enlever les suffrages d'un tas de femmelettes & d'ignorans, plus sensibles aux sons d'une haute-contre qu'à l'harmonie de tous les vers de Racine.

Dès-lors il ne se forma plus d'Acteurs. La Tragédie, la Comédie furent abandonnées à des talens subalternes & mal payés. Les succès & l'argent furent pour de frivoles chanteurs (3).

Le goût de l'Opéra-comique est donc aujourd'hui le goût général. Il a infecté jusqu'aux villes

qui comme Dijon, Bordeaux & Rouen, renfermoient des parterres inſtruits & connus par la ſévérité de leur goût : il a étouffé le germe des vrais talens, l'amour des bons ouvrages, le ſentiment des beaux vers ; & la Province, autrefois en état de fournir d'excellens Acteurs au Théâtre françois, ne pourroit pas même aujourd'hui lui en préſenter de médiocres.

Si quelqu'un doutoit de la vérité de ces aſſertions, il nous feroit malheureuſement bien facile de les appuyer par des exemples, & nous ne ſerions embarraſſés que du choix. En parcourant ſucceſſivement les principaux théâtres de France, nous n'aurions que des ſujets d'affliction à offrir aux vrais amis de l'Art dramatique. Qu'y trouverions-nous en effet ?

Des Directeurs beaucoup plus occupés de leurs intérêts que des plaiſirs du public, lâches complaiſans de quelques ſujets privilégiés auxquels ils ſacrifient leurs troupes, ſe plaignant ſans ceſſe de l'indocilité de leurs penſionnaires, qui à leur tour les accuſent d'ignorance & d'ineptie : & nous verrions que ſi Molière a dit avec raiſon que c'étoient d'étranges animaux à conduire que les comédiens, il auroit pu ajouter avec non

moins de vérité, que leurs conducteurs sont souvent bien plus étranges encore : (4)

Des premiers rôles qui font consister la chaleur dans les cris, la sensibilité dans les grimaces, le raisonnement dans la lenteur, & qui semblent avoir totalement oublié l'esprit de leurs rôles, & la tradition de la bonne Comédie :

Des Rois sans dignité, des Pères nobles sans noblesse, des Paysans sans nerf, des Valets sans gaieté, des Amoureux taillés en hommes du peuple, des Raisonneurs qui ne savent pas raisonner, des Manteaux qui confondent la brutalité avec la colère, des Confidens ineptes, des Accessoires qui ne savent ni parler, ni marcher, ni entrer, ni sortir. (5)

Les femmes nous offriront un tableau plus affligeant encore. Nous y verrons des Reines plus que bourgeoises, des premières Amoureuses monotones, des Ingénuités apprêtées & minaudières, des Soubrettes qui outragent le bon sens & la vérité par des parures ridicules, des Confidentes au dessous du mauvais, & en général des sujets dont l'oreille ingrate multiplie les faux vers, sans même s'en apercevoir. (6)

Nous ne ferons aucune application de ces portraits, & nous désavouons toutes celles qu'on en

pourroit

pourroit faire ; mais qu'il nous ſoit permis de déplorer cette diſette de talens vraiment affligeante, & qui nous ramenera bientôt aux ſiècles d'ignorance & de barbarie.

Comme le temps préſent eſt l'arche du Seigneur, (pour nous ſervir des expreſſions d'un grand Écrivain) nous nous abſtiendrons d'examiner ſi la Révolution qui vient de s'opérer en France, a été utile aux arts & aux diverſes branches des ſciences & des lettres ; mais il eſt certain qu'elle a conſommé l'anéantiſſement de l'Art dramatique, en amenant un effrayant déſordre dans le choix des pièces, une confuſion funeſte dans les droits des Comédiens, & une licence effrénée dans les jugemens du public.

On ſent que la diſcuſſion de ces objets nous entraîneroit beaucoup plus loin que nous ne voudrions ; car en morale comme en littérature, tous les ſujets s'enchaînent, & il eſt un point au delà du quel il faut ſavoir s'arrêter (7).

Après avoir développé l'une des cauſes prochaines de la décadence du Théâtre, nous ne pouvons en diſſimuler une autre qui n'eſt pas la moins affligeante, puiſqu'avant de former des Comédiens, il faudroit, oſons le dire, *commencer par former un Public.*

Le Théâtre n'eſt plus aujourd'hui, & ſurtout

dans les grandes villes de commerce, qu'un rendez-vous d'affaires, de plaiſirs ou de ſociété. Les abonnés qui pour une modique ſomme ont acquis le droit d'y venir bailler tous les jours, uſent de ce privilége dans toute ſon étendue. Leur intariſſable babil empêche le véritable amateur d'entendre ce qui ne ſe chante pas, & ce n'eſt guère que pendant les ballets qu'ils obſervent la loi du ſilence. De petits freluquets indiſciplinés, incapables de ſentir & d'apprécier la moindre production de l'eſprit, promenent de loges en loges, du parquet aux galeries leur ſotte & bruyante inutilité. Les femmes, qui vont au Spectacle bien moins pour voir que pour être vues, s'occupent auſſi peu des Acteurs qu'elles voudroient qu'on s'occupât d'elles. Le dernier ordre de la petite bourgeoiſie relégué dans les loges ſupérieures, prend bien plus d'intérêt à un entrechat qu'à une tirade: & le parterre rarement plein, ſouvent tumultueux, & preſque toujours compoſé de ſpectateurs très étrangers à l'Art dramatique, n'a ni le goût ni beau, ni le ſentiment du mauvais; il ignore également la meſure des vers, & celle des convenances théâtrales; il juge par caprice, agit par impulſion, applaudit par écho, & ſe montre auſſi peu connoiſſeur dans la

manifestation de ses suffrages, qu'injuste dans le débordement de ses improbations (8).

Dans cet état des choses, les amateurs ne peuvent que gémir, & souhaiter le retour de l'ordre, du goût, des talens & de la décence. Le mal est grand, mais peut-être n'est-il pas sans remèdes. Il appartient aux hommes de lettres, à qui de longues études & une expérience éclairée ont acquis le droit de prononcer sur ces matières, de nous indiquer les moyens d'arrêter cette décadence terrible, & de sauver le Théâtre d'une ruine totale (9). Nous ne saurions trop les inviter à se réunir pour ce grand objet, qui mérite plus qu'on ne pense, les regards du moraliste & l'attention du législateur. Un peu plus tard peut-être il ne sera plus temps. Le temple de la Comédie, ébranlé jusques dans ses fondemens, s'écroulera sans retour, & il entraînera dans sa chûte & nos plaisirs & notre gloire.

NOTES DES ÉDITEURS.

(1) *Celui de la Capitale.* Les amateurs se rappellent encore l'ancien parterre du fauxbourg St. Germain, qui a subsisté jusqu'en 1770. Ils savent combien ce parterre étoit capable de former des Auteurs & des Comédiens. Quatre-vingts vieliards, qui depuis 40 ans venoient tous les soirs à la Comédie, composoient les trois premières lignes; & l'on sait qu'eux seuls donnoient à toute la salle la pre-

mière impulfion. Ces hommes guidés par une longue expérience, éclairés pas les fautes mêmes, jugeant fans trouble & fans paffions, dictoient des arrêts févères mais juftes, que l'opinion publique & la poftérité qui n'en eft que le réfultat épuré, ont toujours confirmés. Ils épioient, avec une attention infatigable, les fautes & les progrès de l'Acteur ; ils lui favoient gré de fes efforts, comme ils le puniffoient de fes négligences. On n'entendoit point alors nos falles retentir de ces cris improbatifs, ou de ces vocifé-rations laudatives, également faits pour troubler ou pour décou-rager un Acteur, & qui ne peuvent l'éclairer ni dans la carrière des fautes, ni dans celle des fuccès. Un coup de fifflet unique & fec, un claquement de mains auffi court, venoit feulement avertir le Comédien, ne coupoit jamais une tirade, & n'interrompoit point le dialogue, &c. &c. L'Auteur de cet ouvrage, élevé fur les genoux de la Comédie françaife, & nourri de bonne heure du bon lait dramatique, a eu l'avantage d'apprendre à l'école de ces refpectables vieillards comment il falloit juger la Comédie. C'eft à leurs leçons, c'eft à celles du Café Procope (alors fi bien com-pofé) qu'il doit fon goût épuré pour le théâtre, fon refpect pour les bons modèles, fon amour pour les grands talens, fon idolâtrie pour les grands maîtres. Heureux les hommes de lettres qui ont pu recevoir de telles leçons & qui ont fu en profiter ! S'il exifte encore aujourd'hui dans Paris quelques-uns de ces juges, ils trouveront ici cet hommage que la reconnoiffance leur offre, & que la vérité ne démentira point.

(2) *La Tragédie Françaife.* Nous ne pouvons prononcer le nom de le Kain, fans que les larmes d'une douleur amère ne viennent étouffer notre voix. Cet acteur fublime avoit pouffé l'art de la Tragédie au plus haut degré de force, de fplendeur & de fenfibilité. Les plus grands acteurs de l'antiquité s'anéantiffent devant lui au tribunal impartial de l'homme de goût. Son ame ardente communiquoit le feu des paffions, dont fon cœur brûloit fans ceffe, à un talent tel qu'on n'en avoit jamais vu, & que l'on n'en verra jamais. La nature qui, en lui refufant tous les moyens de plaire, de féduire & d'intéreffer, avoit femblé vouloir lui fermer dès fon entrée la carrière du théâtre, la nature fut vaincue chez lui par l'ardeur du génie & l'opiniâtreté du courage. Sa taille ignoble, fa figure ingrate, fon organe voilé, tout difparut devant fes efforts ; tout s'embellit chez lui par l'expreffion vraie des paffions les plus ardentes. Quelle femme, en lui voyant jouer

Tancrède, Vendôme ou Mahomet, ne s'est écriée *qu'il est beau!* tant est forte l'illusion dont notre ame est complice.....

Cet éloge nous entraîneroit beaucoup trop loin, nous le réservons pour nos *Considérations sur l'Art dramatique*, où l'on trouvera sur le Kain une notice historique, dont les détails plaîront à plus d'un lecteur. Nous nous bornerons à dire ici que cet homme célebre, victime de son amour pour son art, mourut d'une suite des efforts mêmes qu'il avoit fait pour plaîre au public. Jamais il n'avoit été aussi admirable que dans le rôle de Vendôme, qu'il joua le 26 janvier 1778. Il mourut, le 8 février suivant, d'une fièvre inflammatoire. Sa mort annoncée le même jour au public qui demandoit à grands cris son bulletin, sa mort fut un deuil général. L'impression de ce moment est encore profondément gravée dans notre souvenir. De longs sanglots partirent de tous les points de la salle; il sembloit que chacun eût perdu son père, sa fille ou son ami. Le long silence qui succéda bientôt à ces transports, peignit mieux encore peut-être toute la profondeur de l'affliction causée par sa perte. Ses obsèques célébrées avec pompe furent accompagnées par tout ce que Paris renfermoit alors d'hommes de lettres, d'artistes & d'amateurs faits pour honorer sa mémoire..... Un tombeau manque à ses cendres glorieuses; mais on cherche encore ceux de Corneille, de Molière & de Racine!

(3) *De frivoles Chanteurs.* Ces vérités abondent en preuves, il nous feroit plus que facile d'en multiplier les exemples. Il est certain que l'Opéra-comique a tué en France l'Art dramatique, & que de long-temps il ne se formera plus d'auteurs ni de sujets. Que l'on parcoure les principaux Théâtres de la Province, les Villes parlementaires & savantes, Bordeaux, Toulouse, Dijon & Rouen, jadis l'école des bons acteurs, où des parterres composés d'étudians, de légistes & d'hommes instruits, formoient à leur école & par l'exercice d'une sévérité éclairée, des talens dociles: qu'on les parcoure, & l'on n'y trouvera pas un sujet en état de réciter la comédie, peut-être pas dix jeunes gens en état de la juger. A qui est dû ce changement funeste? si ce n'est à l'amour effréné des ariettes & de la musique, goût misérable & frivole, qui a absorbé, dévoré, anéanti tous les autres. Janot, Babet, Colas, Blaise & Claudine, voilà les successeurs de Ninias, d'Abner, de Neron, d'Auguste & de Sémiramis. La Tragédie est morte; la Comédie est à son dernier soupir; mais nous avons pour nous consoler les Ritournelles & les Entrechats, les Pantomimes & les Ariettes.

Français, Français, quelle honte ! quelle dégradation pour vous ! méritez-vous encore de posséder tant de chef-d'œuvres ?

(4) *Plus étranges encore.* Les fonctions de Directeur de Comédie, pour être bien remplies, exigeroient un assemblage de connoissances & de talens, dont ceux qui les exercent ne se doutent seulement pas. Ces places sont ordinairement le partage de sujets ineptes, ou de Capitalistes ignorans, qui ne savent conduire ni leur entreprise, ni les sujets qui la composent. Tyrans subalternes, honnis même dans leur Cour, ils n'ont du commandement que la morgue, & de l'administration que la cupidité. Les sept-huitièmes des Directeurs de Province sont hors d'état de former un bon répertoire, un répertoire même utile à leurs intérêts. Gubernateurs impérieux, ou esclaves soumis, ils sont incapables de juger les sujets qu'ils payent, & d'apprécier les pièces qui les font vivre. Aussi la plupart après quelques années d'un travail ingrat, terminent-ils leurs entreprises par de honteuses faillites, qui n'arrêtent ni n'effrayent leurs successeurs. C'est ainsi que les Directeurs de Lille, de Toulouse, de Strasbourg, & de toutes les villes où la régie du spectacle n'appartient pas à une Compagnie d'Actionnaires, ont fini. On cite M. Chevillard, ancien Directeur de Rouen, comme un exemple presqu'unique d'une fortune acquise dans ces sortes de places. Mais M. Chevillard, que nous avons connu personnellement, & dont la mémoire est encore honorée dans toute la Normandie, étoit un homme sage, modeste, actif & éclairé. Il savoit se faire aimer, respecter & craindre ; il joignoit à des connoissances dramatiques très-étendues, une douceur & un sang froid inaltérables ; enfin (car il faut tout dire) il étoit venu dans le bon temps : un Chevillard même auroit de la peine aujourd'hui à se soutenir, bien loin de prospérer.

(5) *Ni sortir.* On sent que chacun de ces portraits appelle un nom, & il nous seroit d'autant plus facile de les donner, que tous ont été faits d'après des modèles qui existent encore. C'est au Public à deviner les ressemblances ; à juger si les Théâtres de Lyon, de Marseille, de Toulouse, de Nanci, de Rouen, de Nantes, de Lille, de Strasbourg & de Dijon, &c. lui offrent les originaux de toutes ces peintures. L'Auteur n'affligera point ici, sans utilité pour l'Art, l'amour propre d'Artistes estimables d'ailleurs, & dont l'existence physique & morale tient souvent à leur réputation. Ce seroit une inhumanité gratuite ; car lorsque la satyre n'a pas un but estimable, elle devient une véritable médisance, & par là

même elle eſt indigne de la plume d'un homme de lettres qui au milieu de la dépravation générale, ſait encore ſe reſpecter lui-même.

(6) *S'en apercevoir.* Quel que ſoit l'extrême médiocrité des acteurs de Province, celle des actrices eſt bien plus intolérable encore. Un amateur du Théâtre a peine à retenir ſon indignation en voyant la pénurie incalculable de femmes à talens, ſurtout dans les grands emplois de la tragédie & de la haute comédie. On n'en compteroit pas ſix dans tout le Royaume dont le talent ſoit ſupportable, & peut-être pas deux qui ne révoltent par les défauts les plus choquans. Dès qu'une Actrice apporte au public un peu de figure & d'intelligence, les ſéductions de toute eſpèce l'environnent; ſon amour-propre (& l'on ſait ce que c'eſt que l'amour-propre d'une Comédienne!) devient bientôt le complice des adulations qu'on lui prodigue; enſorte que ſi l'amour de l'indépendance, le libertinage ou la cupidité ne l'enlèvent pas au théâtre, elle y croupit dans une affligeante & honteuſe médiocrité.

(7) *Savoir s'arrêter.* On doit ſavoir gré à l'Auteur de ſa modération; car on ſent que pour peu qu'il eut eu d'ailleurs quelques raiſons de regretter l'ancien régime dramatique, il avoit ici une belle occaſion de s'étendre ſur les inconvéniens du nouveau. Lorſque les temps ſeront arrivés où la liberté ayant pris une aſſiette ſolide, on ne courra plus aucun danger en manifeſtant ſon opinion, nous pourrons revenir ſur cette matière, & la traiter avec une étendue qui ne ſera peut-être pas inutile, ni indifférente aux progrès de l'Art. En attendant, bornons-nous à gémir, & à faire des vœux pour voir notre nation honorer les chef-d'œuvres qui l'ont miſe au premier rang, en prenant les moyens capables de rendre aux repréſentations dramatiques toute leur ſplendeur & toute leur dignité.

(8) *De ſes improbations.* Lorſque ce Diſcours fût lu par l'Auteur à l'Académie de Marſeille, ce paragraphe fit la plus vive ſenſation, par la vérité des portraits qu'il renferme. Ce tableau eſt vraiment tracé d'après nature. Il ſuffit d'avoir aſſiſté une fois au Spectacle à Marſeille, Bordeaux & Lyon, pour juger de la reſſemblance de cette peinture. Ce qui occupe le moins les ſpectateurs, c'eſt préciſément le ſpectacle. A moins qu'une pièce nouvelle ou un Acteur de la Capitale ne vienne commander à leur attention, ils font de la Salle de Comédie une Bourſe, une vraie place publique. Les affaires s'y traitent auſſi haut que dans la rue : & comme en Province on ne ſait point parler bas, la voix glapiſſante de ces

importuns babillards couvre souvent celle de l'Acteur. Qu'on juge combien ce charivari doit plaîre au modeste habitant du parterre, qui retiré dans un coin, & tout occupé de la pièce qu'il a payé pour entendre, peut à peine en saisir à la dérobée quelques mots! Il a beau s'épuiser en chut, chut, imaginer tous les moyens possibles d'obtenir du silence, ses efforts sont inutiles, & il sort du Spectacle sans avoir entendu une scène. Lorsqu'une Police exacte & vigilante présidoit encore à nos jeux, qu'une garde attentive & nombreuse circonvalloit encore les parterres, cet inconvénient n'existoit pas. On envoyoit pérorer dehors l'être importun plus pressé de parler que jaloux d'entendre; & les spectateurs tranquilles jouissoient au moins pour leur argent du plaisir qu'ils étoient venus chercher. Aujourd'hui c'est toute autre chose; l'aspect des baïonnettes ne contraignant plus les bavards, tous donnent un libre essor à leurs langues ci-devant captives, & nous voyons chaque jour ce qu'il résulte de ce beau tapage. Hélas! lorsque regrettant la paisible garde de la Comédie Française au fauxbourg St. Germain, l'Auteur s'écrioit (dans le Journal de Neuchâtel du mois de janvier 1781) que la Police étoit alors d'autant mieux faite que le parterre l'exerçoit lui-même; il étoit loin de prévoir qu'un jour ce parterre rendu à une liberté plus illimitée encore, auroit plus besoin que jamais de modérateurs.

(9) *D'une ruine totale.* Parmi ce petit nombre d'Ecrivains dramatiques que l'Auteur a voulu désigner ici, nous ne craignons pas de placer M. *Palissot* & M. *de Cailhava*, bien faits pour s'opposer au torrent du mauvais goût, & sauver le Théâtre de sa décadence. Ce dernier (auquel l'amitié le lie depuis 15 ans) a publié sur les Causes de cette décadence même, un Ouvrage qui prouve que personne ne seroit plus que lui en état de l'arrêter. Nourri de la lecture de Plaute & de Térence, l'esprit imprégné en quelque sorte du véritable sel comique (*salis comica*) l'Auteur du *Tuteur dupé*, des *Ménechmes grecs* & de *l'Egoïsme*, est fait pour nous ramener au véritable genre, dont on s'éloigne chaque jour; pour rappeler les Spectateurs aux bons principes, & les Comédiens à la vraie tradition de leur art. Faisons des vœux pour que M. de Cailhava, livré sans réserve au Théâtre, s'occupe exclusivement de nos plaisirs & de sa gloire; l'un & l'autre sont liés inséparablement, & dans la carrière qu'il parcourt, il doit savoir que les succès véritables ne sont la récompense que des efforts pénibles & multipliés.

ÉPITRE

A M. Vasselier, de l'Académie de Lyon, &c. (10).

Du Dieu des vers, & du Dieu des raisins
Aimable & séduisant apôtre ;
Moi, qui ne suis connu ni de l'un ni de l'autre,
J'ose pourtant vous offrir mes refrains.
J'ai besoin de votre indulgénce
Sans titres pour la mériter.
De la cour de Votre Excellence,
Tout semble devoir m'écarter.
Pourrez-vous aimer la louange
D'un insipide buveur d'eau ?
Et n'est-ce pas sur un tonneau,
Qu'il faut chanter l'ami du Dieu de la vendange

Ce Dieu lui seul inspire les bons vers ;
Apollon sans Bacchus ne peut faire un Poëte :
Et malheur à celui dont la verve indiscrète
Dédaigneroit ces pampres toujours verts,
Qui, mêlés aux lauriers, entourent votre tête,
La préservent de la tempête,
Et de la rigueur des hivers.

Votre muſe aimable & légère
Sait moduler ſur plus d'un ton (11);
Et le bien-aimé de Voltaire,
Eſt encor celui d'Apollon.

Soit que dans une Epithalame
Vos vers célèbrent deux époux :
Soit qu'à l'aide d'une Epigramme
Vous exhaliez votre courroux :
Soit que d'une chanſon bacchique
Vous faſſiez retentir un aimable feſtin :
Soit qu'enfin d'un conte érotique (12)
Vous égayiez un ſouper clandeſtin ;
Toujours vous avez l'art d'amuſer & de plaîre ;
Digne ornement de la ſociété,
On trouve en vous l'ami de la gaieté
Et l'amant heureux de Glycère......

Pardon, ſi d'un vers indiſcret
Dévoilant ici ce myſtère,
Ma muſe révèle un ſecret
Dont je ne fus jamais dépoſitaire.
Vous eſpériez en vain le dérober toujours ;
Du bon goût vous montrez les traces,
Et nous ſavons que le Dieu des Amours,
N'a rien à refuſer aux favoris des Graces.

J'oſe ajouter à ma témérité ;
Car non content de vous écrire,
Je vous condamne encore à lire
Un long morceau pour un autre dicté (13).
Sur cette proſaïque Epître,
Votre indulgence aura ſujet de s'exercer,
Et pourra très-bien ſe laſſer
Avant de finir le chapitre.

Mais de cette importunité,
Ne vous en prenez qu'à vous-même :
N'en accuſez que le plaiſir extrême,
Que j'éprouvai (ſans l'avoir mérité)
D'avoir un jour obtenu le ſuffrage
Dont vous daignâtes honorer
Une autre Epître au même perſonnage,
Qu'à mon inſçu l'on oſa vous montrer.
Cette bonté vous deviendra funeſte,
Si l'arrêt n'eſt par vous bientôt déſavoué,
Car à l'Auteur que vous avez loué,
Il ne ſied plus d'être modeſte.

NOTES DES ÉDITEURS.

(10) M. Vaſſelier, de l'Académie de Lyon & de beaucoup d'autres, joint à un talent très-agréable pour la poéſie légère, un des caractères les plus faits pour plaîre dans la ſociété. Ceux qui le connoiſſent perſonnellement ſavent combien il eſt aimable &

gai, & doué de cet eſprit indulgent qui n'humilie point l'amour propre des autres. On eſt forcé de lui pardonner ſa ſupériorité, & de l'aimer en l'admirant. On n'en diroit pas autant, à beaucoup près, de tous les Poëtes.

(11) M. de Voltaire, qui ſe connoiſſoit en mérite & en amis faiſoit le plus grand cas de M. Vaſſelier, & l'a honoré juſqu'à ſa mort d'une amitié qui ne s'eſt jamais démentie. On peut voir, dans la correſpondance de cet homme célèbre, une foule de lettres à M. Vaſſelier, qui toutes atteſtent ſes ſentimens pour lui. M. Tabareau, ancien Directeur des Poſtes de Lyon, homme rare pour les qualités du cœur & de l'eſprit, & l'intime ami de M. Vaſſelier, partageoit avec lui l'affection de M. de Voltaire, avec lequel il étoit auſſi en correſpondance réglée.

(12) Le principal talent de M. Vaſſelier, & le genre dans lequel il s'eſt le plus exercé, ce ſont les Contes : ſes amis (car il s'eſt conſtamment refuſé à les publier) en connoiſſent de lui pluſieurs, qui pour la gaieté du ſujet, la grace de la diction & les agrémens du ſtyle, pourroient aller de pair avec ceux de la Fontaine. Comme le fonds de ces contes eſt en général aſſez libre, il a ſu les gazer avec beaucoup d'adreſſe, & faire aimer le voile plus encore que la nudité. On ſait que dans ce genre on peut tout dire, lorſqu'on dit bien : il s'agit ſeulement de ne pas appeler tout le monde par ſon nom. Les gens de goût devroient faire une inſurrection (pendant qu'elles ſont encore à la mode) pour obliger M. Vaſſelier à donner au public le Recueil de ſes Contes. Il a de quoi en faire un volume d'une certaine étendue, & qui ne pourroit manquer d'être très-recherché.

(13) Il s'agit ici d'une Epître de l'Auteur à M. Martin de Choiſy. On la trouvera peut-être dans ce recueil. M. Grimod l'avoit envoyée de Cette, où elle fut compoſée, à M. Tabareau, bon juge en littérature. M. Tabareau la fit voir à M. Vaſſelier qui voulut en avoir une copie. L'année ſuivante, M. Grimod ayant adreſſé une nouvelle Epitre au même Poëte, crut devoir en faire également hommage à M. Vaſſelier ; il l'accompagna des vers que l'on vient de lire, & qui ont été compoſés à cette occaſion. C'eſt bien moins l'amour-propre, que le déſir qu'avoit l'Auteur de conſacrer publiquement ſes ſentimens pour M. Vaſſelier, qui leur a fait donner place dans ce Recueil.

IDÉES SUR VOLTAIRE,

CONSIDÉRÉ *feulement comme Écrivain Dramatique.*

LE beau fiècle de Louis XIV venoit de finir ; Corneille, Racine, Boffuet, Defpréaux, la Fontaine & Fénelon, cette foule d'hommes de génie que la nature épuifée fembloit, par un effort prodigieux, avoit fait naître en même-temps pour illuftrer ce règne, étoient difparus de deffus la terre, & nous étions rentrés dans le néant de la médiocrité, lorfqu'Œdipe annonça à la France étonnée que ces grands hommes avoient un fucceffeur.

Melpomène endormie depuis Rhadamifte, fembla fe reveiller à la voix du jeune Voltaire : elle fourit au Poëte imberbe, dont le premier ouvrage étoit un chef-d'œuvre.

L'Envie qui ne dort jamais, fortit en même temps de fon répaire, & depuis lors elle ne ceffa de pourfuivre ce grand Ecrivain, & de lui vendre bien cher & fes fuccès & fes triomphes.

Le public qui voyoit un jeune homme inconnu fixer tous les regards par une œuvre de génie, lui

prodigua les plus vifs encouragemens. Il crut voir renaître le siècle qui venoit d'expirer, & l'on doit dire que Voltaire soutint & justifia pendant long-temps cet espoir.

Corneille, Racine & Crébillon (dans son Rhadamiste seulement) sembloient avoir épuisé toutes les routes du cœur humain. On ne connoissoit encore que l'admiration, la sensibilité & la terreur comme ressorts de la Tragédie.

Voltaire sentit qu'il lutteroit difficilement avec ces grands maîtres. Il chercha des routes nouvelles, ou plutôt il essaya de tirer un nouveau parti de celles déjà connues, en mêlant avec art ces trois mobiles de toute illusion théâtrale.

Moins sublime que Corneille, moins touchant que Racine, moins terrible que Crébillon, il fut l'inventeur d'un genre mixte, qui nous donna des sensations nouvelles, & multiplia nos plaisirs.

Brutus, dont le premier acte est si beau, le place immédiatement au-dessous de Corneille, pour la force des sentimens, & le nerf des caractères.

Si Zaïre étoit mieux conduite & moins romanesque, Racine ne l'eût peut-être pas désavouée. Cet Ouvrage, quoique bien inférieur à Phèdre, à Andromaque, à Iphigénie, annonce cepen-

dant une grande connoissance du cœur humain, & fera long-temps verser des pleurs aux ames sensibles.

Le quatrième acte de Mahomet égale tout ce que Crébillon nous offre de plus terrible. Mais le cinquième n'est plus qu'un échafaudage pénible, qui annonce l'épuisement du poëte & du sujet, & qui malgré l'imprécation emphatique de Palmire (morceau trop visiblement imité des Horaces) renvoie le spectateur froid & tranquille.

Quelquefois Voltaire a voulu dans un même ouvrage allier tous les genres; faire marcher de front la terreur, la sensibilité, l'admiration, & jusques au merveilleux. Sémiramis en est une preuve. Cette pièce dont la marche est imposante, le style soutenu, l'intrigue forte, les caractères bien dessinés, plaira toujours à l'aide de la magie théâtrale. Elle en impose même à la lecture; c'est la Tragédie de Voltaire qui se soutiendra le plus long-temps sur la scène, quoique ce ne soit pas la meilleure.

Mérope sans le secours de l'amour, offre un grand intérêt; mais cet intérêt ne pouvoit fournir cinq actes. Après la reconnoissance on cesse de trembler pour Egisthe, le dènouement est trop prévu (14).

Qu'il y a loin de Mérope à Athalie, & cependant Joas n'eſt qu'un enfant ?

C'eſt à un Auteur Italien, au Marquis de Maffëï, que Voltaire dut le ſujet de Mérope. Mais c'eſt créer que de dérober ainſi.

Alzire eſt loin des pièces que nous venons d'eſquiſſer ; elle eſt vuide d'action, & remplie de morceaux déclamatoires, mais le cinquième acte eſt d'un ſublime qui fait tout pardonner.

Adélaïde du Gueſclin, plaira long-temps aux véritables Juges par la ſimplicité de l'action & la vérité des caractères. Celui de Vendôme eſt vraiment tragique, parce qu'il eſt vraiment paſſionné. Mais l'intérêt manque au ſujet, & le dénoûment eſt une machine. Ce n'eſt point au décorateur que Racine confioit le ſoin de dénouer ſes tragédies.

L'Orphelin de la Chine, quoique bien écrit, & offrant deux beaux caractères, déplaira toujours par une ennuyeuſe monotonie de ſituation. Aucun événement, nulle variété. Depuis le premier acte juſqu'au dernier l'action ne fait pas un ſeul pas, & la pièce ne finit que parce que le rideau tombe.

Tancrède eſt moins une tragédie, qu'une parade militaire. Situation forcée, ſujet invraiſemblable, intrigue qui ſeroit dénoueé par un ſeul mot que le ſpectateur attend toujours ; ſtyle fatiguant par la

diſpoſition du rithme, qui ne convient nullement au théâtre, &c. Cette pièce ne ſe ſoutient que par le jeu des Acteurs & la pompe de la repréſentation. Depuis la mort de le Kain ſon ſuccès a même bien dégénéré.

La Mort de Céſar, Rome ſauvée, Oreſte, préſentent ſans doute de grandes beautés; mais ces pièces d'un genre ſévère n'ont jamais obtenu qu'un ſuccès d'eſtime. La première eſt cependant l'une des plus fortement écrites qui ſoit ſortie de la plume de Voltaire; elle annonce un caractère républicain, qui n'étoit cependant pas celui du Poëte.

Nous ne parlons ni de Zulime, ni des Scythes, ni d'Olympie, ni d'Agathocle &c. Toutes ces pièces très-ſupérieures aux ouvrages de la vieilleſſe de Corneille, & qui feroient la réputation d'un autre écrivain, affoibliſſent celle de Voltaire.

Irène eſt plus connue, parce qu'elle tient en quelque ſorte à l'hiſtoire de cet homme célèbre. On n'oubliera jamais qu'à 84 ans il revint dans ſa patrie pour faire jouer un ouvrage, très-ſupérieur à la plupart de nos tragédies modernes. Nos derniers neveux ſauront que le 30 mars 1778, Voltaire aſſiſtant à l'une des repréſentations d'Irène fût couronné par les Comédiens, & que le

Public ſanctionna ce triomphe par un enthouſiaſme extatique & univerſel. Nous fumes aſſez heureux pour aſſiſter à cette fête, & pour en partager l'ivreſſe. Un pareil jour fit oublier à Voltaire 60 ans de perſécution. (15)

Voltaire jaloux d'écrire dans tous les genres, non content d'avoir ſi bien manié le ſceptre de Melpomène, voulut encore ſe jouer du maſque de Thalie. Mais cette muſe ne daigna jamais lui ſourire. Il eût beau lui faire une cour aſſidue, il échoua conſtamment auprès d'elle, & n'en put obtenir de véritables faveurs.

L'Enfant Prodigue, (16) le Droit du Seigneur, la Comteſſe de Givry, la Femme qui a raiſon, &c. atteſteront à jamais l'impuiſſance comique de Voltaire. Nulle gaieté dans ces ouvrages, un froid mortel dans la conduite, un vuide d'action qui ſe fait ſentir à chaque ſcène, des caractères hors de la nature, des efforts continuels qui ne produiſent rien &c., tout cela ne peut être excuſé par un ſtyle ſouvent brillant, toujours facile, mais qui n'eſt pas celui de la Comédie.

Nanine eſt ſans doute une pièce charmante, mais ce n'eſt point une comédie, & les vrais juges du théâtre ſavent bien pourquoi. Les caractères, au reſte, ne manquent point de naturel,

ils ſont bien ſoutenus, l'intrigue marche, & le ſtyle élégant & rapide préſente des détails infiniment agréables. Le public verra long-temps cet ouvrage avec plaiſir, mais il y a loin de Nanine à l'Ecole des maris, & même au Mariage fait & rompu.

De toutes les Comédies de Voltaire, celle où il y a peut-être le plus de ſel vraiment comique, & de ſituations théâtrales, c'eſt la plus ignorée: l'Indiſcret. Qu'on reliſe avec attention cette bagatelle, & l'on verra que c'eſt encore ce qu'il a fait de mieux dans ce genre.

Nous ſommes loin de chercher à affoiblir le mérite de Voltaire, mais en ſortant de la repréſentation de ſes chef-d'œuvres, nous n'éprouvons ni cette ſurabondance de ſentiment, ni cette plénitude d'idées qui s'empare de nous à la ſortie de Phèdre, de Cinna, de Rodogune, ou d'Athalie. Il nous laiſſe le cœur froid & la tête vuide.

Il n'entre pas dans notre plan d'apprécier les genres de mérite de Voltaire étrangers au théâtre. Il réſulte de ce que nous venons de dire, & malgré la ſévérité de nos remarques, que ce Poëte célèbre ſera placé dans le premier rang de nos grands Ecrivains; que ſes ouvrages reſpirent la tolérance, l'amour de l'humanité &

la haine de la tyrannie ; & qu'il étoit nourri de cet amour & de ce respect pour les grands maîtres sans lequel on ne sauroit produire de grandes choses.

La Nation, en se chargeant des funérailles (17) de ce grand homme, a plus fait pour lui que pour Corneille & Racine, dont les tombeaux sont ignorés ou détruits. Mais quel mausolée vaut Athalie & les Horaces ! Vivre dans tous les cœurs sensibles, c'est un plus beau triomphe que d'être enterré aux frais de l'Etat, fût-ce même dans la superbe Basilique de Ste. Geneviève.

NOTES DES ÉDITEURS.

(14) *Le dénouement est trop prévu.* C'est à la première représentation de Mérope que s'introduisit l'usage d'appeler à grands cris l'Auteur. M. de Voltaire, qui étoit dans la loge de la Maréchale de Villars, fut forcé de se montrer au parterre, qui obligea la Duchesse de Villars de l'embrasser. Cet hommage rendu au génie, & qu'on a tant prostitué depuis, fut en ce moment le fruit de l'enthousiasme porté au plus haut degré d'exaltation. Il paroît que le jeu sublime des acteurs & sur-tout de Mérope y avoit beaucoup contribué, ce qui fit dire, lorsque l'ouvrage parut, que *les représentations de Mérope avoient fait beaucoup d'honneur à M. de Voltaire, & l'impression à Mlle. Dumesnil* : mot d'une grande finesse, que l'on s'accorde à attribuer à Fontenelle, & qui est en effet très-digne de lui. On vit aussi à cette pièce une Actrice courir pour la première fois sur le théâtre. Mlle. Dumesnil ne crut pas qu'une mère qui voloit au secours de son fils, pour l'arracher au trépas, dût mesurer gravement sa marche. Cet exemple a été suivi depuis, & l'on peut même dire qu'on en a abusé.

(15) *60 ans de persécutions.* Le couronnement de Voltaire à la Comédie françaiſe offrit un ſpectacle tel qu'il ne s'en eſt jamais vu, & qu'il ne s'en verra probablement jamais. L'ivreſſe fut générale, & ſes ennemis mêmes entraînés par le torrent furent contraints de la partager. L'Auteur étoit au milieu du parterre, entouré de gens qui certainement n'aimoient point M. de Voltaire, & qui non-ſeulement n'osèrent pas le manifeſter par le plus léger ſigne d'improbation, mais qui électriſés en quelque ſorte par la commotion générale, ſe joignirent de bonne foi à ſes admirateurs. Ce triomphe fut menagé par les Comédiens avec beaucoup d'adreſſe. On ne ſongeoit à rien; tous les yeux étoient fixés ſur la loge qui récéloit Voltaire, & l'on ne pouvoit ſe laſſer de le conſidérer, lorſque le rideau qui venoit de ſe baiſſer à la fin de la tragédie, ſe releva tout à coup, & laiſſa voir le buſte de ce grand homme entouré de tous les Comédiens armés de couronnes. Madame Veſtris prononça, ou plutôt lut des Vers que M. le Marquis de S. Marc venoit de compoſer, & qui ſans être excellens, ſont cependant demeurés dans la mémoire de tous les gens qui s'occupent de littérature : ce qui a fait dire que c'étoit le meilleur impromptu qu'on eût jamais fait. Le Public s'unit par des applaudiſſemens qui tenoient de la fureur à l'hommage des Comédiens, & l'on peut dire que Voltaire fut vraiment couronné par lui. Cet événement qui date de près de quinze années, fit une telle impreſſion ſur M. Grimod, qu'il eſt plus préſent à ſa penſée que des faits très-récens. Il rédigeoit alors avec M. de Charnois le Journal des Théâtres. Le ſpectacle à peine fini, ils coururent ſe renfermer enſemble, unir leurs enthouſiaſmes, & profiter de ce premier feu, pour tracer une relation animée de ce triomphe. L'Auteur a depuis lors aſſiſté à bien des fêtes; il a vu ſans doute bien des choſes extraordinaires, mais rien n'a pu balancer dans ſon imagination les ſenſations de la ſoirée du 30 mars 1778.

(16) *L'Enfant prodigue.* Mlle. Quinault, (dont le nom vivra éternellement dans la mémoire des vrais amateurs de la Comédie, & dans le cœur de tous ceux qui l'ont connue,) avoit été voir à la foire St. Germain de 1736 une farce de l'Enfant prodigue, dont elle fut frappée. Elle en parla devant M. de Voltaire, dit que ce ſujet entre des mains habiles pourroit produire un bon Ouvrage, & annonça qu'elle engageroit Deſtouches à y travailler. M. de Voltaire écoute attentivement, ne répond rien & ſort. Le lendemain de bonne heure, il étoit chez Mademoiſelle Quinault. Avez-vous, lui dit-il en entrant, parlé de l'Enfant prodigue à Deſtouches?

Mademoiselle Quinault répond, qu'elle ne l'avoit seulement pas vu. En ce cas, reprend Voltaire, ne lui parlez de rien, je vous apporte le plan d'une Comédie sur ce sujet ; & aussitôt il se met à lire celui que nous connoissons. Mademoiselle Quinault fort étonnée, adopte cet Ouvrage qui fut bientôt mis en vers. Voltaire garda l'incognito le plus sévère. La pièce, pour dérouter la cabale, fut jouée à l'improviste, sous une autre annonce ; & grâce à l'intérêt du sujet & au zèle des Comédiens, elle obtint un grand succès.

(17) *Des funérailles*. M. de Voltaire mourut à Paris dans la nuit du 30 au 31 mai 1778, deux mois après son triomphe. Il s'étoit confessé, avoit signé une déclaration de Catholicité très-authentique ; & comme il avoit toujours rempli les devoirs extérieurs de la Religion, on devoit l'enterrer sans difficulté. Le Clergé même par cette modération se feroit fait honneur, & eût fort embarrassé les Philosophes. L'Archevêque de Paris, Christophe de Beaumont, & le Curé de St. Sulpice, Faydit de Tersac, hommes d'un esprit ardent & très-fanatiques, prirent une route opposée. Ils refusèrent d'enterrer M. de Voltaire ; & comme le Parlement n'avoit guère plus à s'en louer que le Clergé, l'on ne voulut pas essayer de recourir à son autorité pour les y contraindre L'Auteur d'Irène fut donc emmené en poste à l'Abbaye de Scellières, dont l'Abbé Mignot, son neveu, étoit Abbé, & il y fut inhumé sans difficulté. L'Evêque de Troyes jeta les hauts cris, mais trop tard ; cela ne lui valut qu'une lettre du Prieur de Scellières, qui est vraiment un chef-d'œuvre de logique, d'adresse & de persifflage. Le Gouvernement eut l'air de ne point se mêler de tout ceci. Il se contenta de défendre à tous les Journaux d'annoncer la mort de Voltaire, & aux Comédiens de jouer ses pièces ; défense qui subsista jusqu'à ce que le Public parut s'occuper d'autre chose. Treize années après, l'Eglise de Ste. Geneviève ayant été consacrée à la sépulture des grands hommes, & le Clergé n'ayant plus aucun pouvoir, on imagina de ramener le corps de M. de Voltaire à Paris, & de l'inhumer dans ce temple. Tout cela s'est exécuté le 11 juillet 1791, avec une pompe d'un ridicule rare. Ce fut une mascarade digne du seizième siècle, & dont la relation attestera à la postérité l'insigne folie de ceux qui ont présidé à cette fête. Le Clergé, en voyant toutes ces extravagances, a dû se trouver vengé de l'affront qu'on cherchoit à lui faire. La fameuse procession de l'Ane, la fête des Fous &c. n'ont jamais rien offert de si bizarre, ni de plus sottement ridicule. Cette Apothéose doit consoler les cendres de Corneille & de Racine, de l'oubli où elles sont. Elles seroient indignées sans doute d'un semblable triomphe.

MON ABJURATION.

STANCES.

De l'amour j'ai briſé les armes,
Ainſi que je l'avois promis;
Mais loin d'en répandre des larmes,
J'en plaiſante avec mes amis.

Dans le ſein de l'indifférence
J'ai ſu retrouver ma gaieté,
Et vois aujourd'hui que l'abſence, (18)
Eſt très-bonne pour la ſanté.

Plus de ſoucis, d'inquiètude,
Ni de tranſports ni de ſoupirs:
L'amitié, la table & l'étude,
Sont devenus mes ſeuls plaiſirs.

Des vains caprices d'un amante, (19)
Je n'eſſuierai plus les refus;
Je ne vivrai plus dans l'attente
Du fruit de mes ſoins ſuperflus.

De vrais amis, un doux azile,
Des ſoupers fins & délicats; (20)
Voilà, pour mon ame tranquille,
Qui vaut bien mieux que des *Hélas.*

Trop féduifante enchantereffe
Qui maîtrifâtes ma raifon,
Pour vous je n'ai plus de tendreffe,
Je ne crains plus votre poifon.

Vous avez perdu votre empire,
Même en dédaignant d'en ufer ;
Car dans le pays du délire
Ne point ufer, c'eft abufer. (21)

NOTES DES EDITEURS.

(18) E*t vois aujourd'hui que l'abfence.* Tous les Moraliftes conviennent que l'abfence eft le véritable & le feul remède de l'amour. C'eft un Dieu qu'on ne peut vaincre qu'en le fuyant. Nous croyons cependant que cette propofition, qui eft vraie lorfqu'il s'agit d'un amour ordinaire, fondé feulement fur le défir, ceffe de l'être s'il eft queftion d'un véritable amour, d'un amour furnaturel, tel par exemple, que celui qui uniffoit S. Preux & Julie d'Etanges, Pétrarque & Laure, Abeïlard & Héloïfe, &c. L'abfence alors ne fait que retracer plus vivement à l'imagination toutes les perfections de l'objet aimé. Nous oublions les défauts qu'un commerce plus rapproché nous eût peut-être laiffé apercevoir ; & fous ce rapport l'abfence eft plutôt le foufflet que l'éteignoir de l'amour.

(19) *Des vains caprices d'un amante.* Les jolies femmes croient relever leurs attraits par le caprice, & fe rendre très-piquantes par cette mobilité de caractère, cette inconftance de volontés, qui fait qu'on ne fait jamais fur quoi compter avec elles. Si elles prenoient la peine de réfléchir, elles verroient combien ce défaut eft infupportable, non-feulement pour un homme fenfé, mais même pour un homme fenfible. Cela peut plaire pendant quelques jours à de jeunes extravagans, mais ils ne tardent pas à s'en laffer, parce que rien n'eft plus voifin du caprice que l'inconftance, & que du

dégoût des choses on passe facilement à celui des personnes. Une capricieuse est donc beaucoup plus près qu'elle ne le croit de devenir une catin.

(20) *Des soupers fins & délicats.* L'Auteur qui se propose de publier quelque jour un Eloge de la Gourmandise, dans lequel il donnera une topographie-manducatoire de la France, a toujours regardé les plaisirs que procure la bonne chère, comme les premiers plaisirs de l'esprit & des sens. On conviendra d'abord que c'est la jouissance qu'on goûte le plutôt & qu'on peut multiplier le plus souvent. Qui pourroit en dire autant des autres? Est-il une femme, tant jolie qu'on la suppose, qui puisse valoir ces admirables perdrix rouges du Languedoc & des Cevennes? ces pâtés de foies d'oyes ou de canards, qui illustreront à jamais les villes de Toulouse, d'Auch & de Strasbourg? ces langues fourrées de Troyes, ces mortadelles de Lyon, ce fromage d'Italie, de Paris, ces saucissons d'Arles, qui rendent la personne du cochon si estimable & si précieuse? Peut-on mettre un petit minois bien grimacier & bien fardé, à côté de ces admirables moutons de Ganges & des Ardennes qui fondent sous la dent? de ces délectables veaux de Rivierre, de Pontoise & de Rouen, dont la blancheur & la tendreté feroient honte aux Grâces elles-mêmes? Qui osera préférer une beauté maigre & chétive à ces alloyaux énormes & succulens, qui inondent celui qui les dépèce, & qui ravissent ceux qui les mangent? C'est dans leurs vastes flancs qu'on trouve tous les principes de la vie, & la source des vraies sensations. Quelle comparaison peut-on faire entre une figure piquante & chiffonnée, & ces poulardes de Bresse, ces chapons du Mans, ces cocqs-vierges du pays de Caux, dont la finesse, l'embonpoint & la beauté exaltent plus d'un sens, & délectent les houppes nerveuses d'un palais délicat? Et encore, nous ne parlons ni des pâtés de mauviettes de Pithiviers, ni de ceux de canards d'Amiens, ni des bec-figues de Metz, ni des langues fumées de Constantinople, ni du bœuf d'Hambourg, ni du cabillieau d'Ostende, ni des huîtres de Marrêne, ni du beurre de la Prévalaye, &c. &c. Nous passons sous silence les gelées de pomme de Rouen, les pruneaux de Tours, les rousselets de Rheims, les mirabelles de Metz, les groseilles de Bar, le cotignac d'Orléans, les figues d'Olioules, les prunes d'Agen, les raisins-muscats de Pezenas, les confitures sèches de Beziers, & les pâtes d'abricots de Clermont, qu'il faudroit cependant compter pour quelque chose. Nous ne faisons

pas même mention de l'anisette de Bordeaux, de l'eau de noyaux de Phalsbourg, de l'huile d'anis & de kirchwaller de Verdun, de l'huile de jasmin de Marseille, de la crême de Moka de Montpellier, de l'huile de rose de Cette, de l'eau de la Côte, du ratafia de Grenoble, &c. &c. Que de choses délicieuses! Et qui osera mettre en opposition avec elles les caprices d'une femme, ses humeurs, ses bouderies, ses grimaces, ses refus, & même ses faveurs? Qu'on se figure tous ces comestibles préparés par des cuisiniers d'évêques, servis par des sommeliers d'Allemagne, & torréfiés par des rôtisseurs de Valogne! Et encore nous n'avons pas épuisé la dixième partie de notre dictionnaire.

Convenons donc, car cette note pourroit devenir un volume, que les jouissances que la bonne chère procure à un véritable gourmet, doivent être mises au premier rang; qu'elles n'amènent ni langueurs, ni dégoût, ni craintes, ni remords; que loin d'épuiser le tempérament & le cerveau, elles sont la source d'une santé ferme, & des idées les plus brillantes; & que loin de préparer des regrets, & d'enfanter la mélancolie, on leur doit au contraire des plaisirs toujours nouveaux, assaisonnés d'une gaieté inaltérable,

(21) *Ne point user, c'est abuser.* Cette maxime ne semblera peut-être pas extrêmement délicate; mais si l'on veut refléchir, on s'apercevra qu'elle est fondée sur la vérité, & sur une observation constante de la nature. Il est certain que les faveurs sont le moyen le plus sûr qu'une femme puisse employer pour fixer les hommes raisonnables. Il s'agit seulement de les ménager assez bien, pour qu'il reste toujours quelque chose à accorder, & que la satiété n'étouffe pas le désir: c'est ce que la plupart des femmes de Paris entendent à mervellle; mais les neuf-dixièmes de celles de Province ignorent ces nuances délicates, qui forment l'échelle de la galanterie. Prudes ou catins, voilà pour les trois quarts, & les autres, belles sans art, & même sans propreté, méritent bien peu qu'on s'occupe d'elles. Celle contre qui ces stances furent faites, avoit trouvé moyen d'éloigner d'elle par son caractère & son peu d'esprit, ceux que ses agrémens extérieurs avoient pu séduire un instant. Les femmes ne sauroient trop se rappeler qu'il ne suffit pas d'être jolie pour plaire. Sans la ceinture de Grâces, Vénus n'eût pu séduire le Berger du Mont Ida.

HISTOIRE VÉRITABLE
DE
MOUSSELINE LA SÉRIEUSE:

FRAGMENT, traduit de la Langue Persanne.

POUR n'avoir rien de ce merveilleux qui semble devoir caractériser tout ce qui sort des régions orientales, le morceau qu'on va lire n'en est pas moins extraordinaire. C'est un chapitre de plus à ajouter à la connoissance du cœur humain, pays dans lequel il reste encore beaucoup de découvertes à faire. L'histoire est une source féconde dans laquelle les gens de lettres, les artistes & les philosophes puisent depuis cinquante siècles sans avoir pu la tarir. C'est une mer qui s'enrichit chaque jour des débris du temps & de la vérité : & quoique l'adage qui nous apprend que les fautes des pères sont perdues pour leurs enfans se vérifie sans cesse, malheur cependant à ceux qui lisant l'histoire sans critique & sans fruit, n'y trouvent ni des leçons, ni des véhicules, ni des exemples.

De toutes les hiſtoires du monde, l'une des plus fertiles en événemens & en révolutions c'eſt celle de Perſe. Nous entreprendrons quelque jour peut-être d'en écrire les traits les plus frappans, au riſque de paſſer pour des auteurs de romans. Nous nous bornerons aujourd'hui à parler de Mouſſeline la ſérieuſe, perſonne célèbre dans l'univers, moins encore par l'éclat de ſes aventures, que par la ſingularité de ſon excellent caractère.

Elle naquit auprès d'Iſpahan, vers une époque qui répond à la fin du dix-huitième ſiècle de l'Ere chrétienne, de parens illuſtres & qui rempliſſoient une place éminente dans la magiſtrature d'une des principales villes de l'empire. Sa naiſſance fut un événement heureux pour ſa famille, qui s'occupa de lui faire donner une éducation capable de développer les diſpoſitions heureuſes qu'elle avoit reçues de la nature. Nous laiſſons à d'autres le ſoin de décrire les charmes de ſa figure. Avec deux grands yeux noirs, très-expreſſifs, des ſourcils bien arcqués, un teint couleur de roſe, une peau fine & très-blanche, il eſt facile de compoſer une perſonne agréable, & de juger du mérite de ce qu'on cache, par la beauté de ce que l'on veut bien nous laiſſer voir. Mais

comme les agrémens extérieurs ſont ceux qui doivent le moins occuper un Philoſophe, nous gliſſerons légèrement ſur ceux de Mouſſeline : c'eſt aux Poëtes ſeuls qu'il appartient de louer, l'Hiſtorien doit ſe borner à peindre.

Mouſſeline annonça, dès ſon enfance, la gravité que nous avons depuis ſi ſouvent admirée en elle. Loin de ſe mêler aux enfans de ſon âge & d'en partager les jeux, on la voyoit toujours retirée, réfléchiſſant ſans ceſſe, occuper utilement ſon eſprit de lectures ſolides, & nourrir ſon ame d'idées morales & profondes. A douze ans elle n'avoit point encore ri. Seulement ce ſourire agréable, qu'on peut appeler le rire de l'eſprit, venoit quelquefois peindre ſur ſes lèvres l'état de ſon ame : mais il ne les entr'ouvroit jamais aſſez pour qu'on pût entrevoir la blancheur de ſes dents. Sans la rotondité de ſes joues on auroit même pu croire qu'elle n'en avoit pas du tout, perſonne au moins ne pouvant ſe flatter de les avoir vues.

Une gravité auſſi prématurée & ſi rare à cet âge, donna lieu à beaucoup de conjectures : les uns l'attribuoient à l'inſouciance, d'autres à l'humeur ; les médecins à un commencement d'hypocondrie qui pouvoit avoir des ſuites funeſtes. Mais les

ſages de l'Empire conſultés par ſa famille, déclarèrent que cette gravité étoit la preuve d'un eſprit obſervateur, prudent & judicieux; l'annonce d'une raiſon qui exerçant de bonne-heure ſes facultés trouvoit plus à s'affliger qu'à rire; & le cachet d'une ame ouverte à la ſenſibilité la plus profonde : en effet Mouſſeline étoit née très-ſenſible.

C'eſt à cette époque que notre héroïne fût ſurnommée Mouſſeline la ſérieuſe, nom qui peignoit en même temps la fineſſe de ſa peau, & la tournure de ſon caractère.

Héritière d'un bien conſidérable, & dernier rejeton de ſa famille, on ſongea bientôt à lui choiſir un époux. L'idée du mariage qui fait rire la plupart des jeunes filles, redoubla au contraire la gravité de Mouſſeline. Comme elle enviſageoit cet état ſous un point de vue très-philoſophique, il n'eſt pas ſurprenant qu'elle y entrevît moins de plaiſirs que de peines. Et, en effet, aſſocier ſon exiſtence à celle d'un homme qu'on ne connoît pas; ſe voir condamnée à ſupporter éternellement les caprices, les défauts, les vices même de cet inconnu; partager avec lui juſqu'à ſon ſommeil; ſouffrir les maux inévitables d'une longue geſtation, & riſquer chaque année ſa propre vie pour la

donner à des êtres qui peut-être en feront un jour le tourment.... Voilà ce que redoutoit Mouſſeline, & il faut convenir qu'elle n'avoit pas tort de s'en affliger d'avance. Nous ne voyons pas en tout cela le plus petit mot pour rire (22).

Mais comme en Perſe, ainſi qu'ailleurs, c'eſt toujours le plus fort qui fait la loi; & comme dans ce pays, ainſi que parmi nous, ce que les parens conſultent le moins c'eſt l'inclination des enfans, il fallut bien que Mouſſeline prît ſon parti, & qu'elle ſe réſolût à obéir.

Cependant, par une grâce particulière, on lui fit voir ſon prétendu huit jours avant qu'il devînt ſon époux; mais au milieu d'un cercle de jeunes gens, & ſans le déſigner; enſorte que lorſqu'on fut ſur le point de conclure, & qu'on le lui nomma, ſon imagination fut tout à fait troublée, parce qu'elle appliqua ce nom à la perſonne de celui de ces jeunes gens qui lui déplaiſoit le plus.

Elle fut cependant un peu raſſurée le jour des fiançailles, qui furent bientôt ſuivies de la célébration & de la conſommation du mariage. Ainſi il n'y avoit plus à s'en dédire.

Le devoir ſacré d'hiſtorien nous impoſe ici l'obligation de faire connoître l'époux de Mouſſe-line, & quoique nous aimions mieux raconter

que peindre, nous ne pouvons nons en dispenser.

Cet époux s'appeloit *Tafrio le rieur.* Il étoit d'une des premières maisons de Perse, & suivoit la profession des armes. Il accomplissoit alors son sixième lustre.

Si nous nous sommes dispensés de décrire les charmes de Mousseline, on pense bien que nous ne nous étendrons pas davantage sur la figure de Tafrio. Que l'on se contente de savoir qu'à de beaux yeux & de belles dents, il joignoit toute la fraicheur de son âge, & un air de gaieté qui contrastoit parfaitement avec le sérieux de Mousseline.

Quant à leurs caractères ils avoient de ces rapports qui plus encore que les dissemblances rompent souvent l'harmonie des menages (23).

Tous deux aimoient respectivement à faire leurs volontés ; ce qui n'annonçoit pas d'une part une grande soumission, ni de l'autre beaucoup de condescendance. On peut dire cependant qu'il régnoit entr'eux un accord parfait.... lorsque leurs volontés étoient les mêmes ; ce qui à la vérité n'arrivoit pas tous les jours.

On ne doit cependant pas inférer de là que leurs caractères fussent pareils. Tafrio vouloit avec vivacité, mais il ne gardoit jamais de ressentiment. Jamais il ne boudoit à la suite de ces petites

querelles, nées des obstacles qu'on apportoit à ses désirs. Mousseline plus modérée dans les siens, mais non moins persévérante (nous ne voulons pas dire opiniâtre) y mettoit, il est vrai, plus de douceur; mais le chagrin d'être contrariée se changeoit souvent en humeur, & cette humeur duroit long-temps.

On doit penser que ces deux jeunes époux furent, dans les premiers temps, rarement d'accord. Tafrio vouloit mettre son amour-propre à gouverner, Mousseline à ne pas l'être; & de ces petites divisions naquîrent de grands débats, qui cependant se terminèrent toujours par des rapprochemens. Il est doux de se brouiller, lorsqu'on peut se raccommoder ainsi. Heureuses les guerres dont les traités de paix se signent dans l'obscurité!

Ce qui piquoit le plus Mousseline, c'est que dans tous ces débats Tafrio la traitoit toujours comme un enfant; & comme elle se trouvoit en âge d'en faire, son amour-propre étoit humilié. Elle montroit de l'humeur, du dépit, armes ordinaires de l'enfance, & qui malgré ses quinze ans & sa gravité ne persuadoient pas à Tafrio qu'elle fût encore une personne bien raisonnable.

Ces altercations revenant souvent, Tafrio pensa que quelques mois d'absence en seroient le véri-

table remède. Il partit un beau jour, ſans en rien dire, pour un voyage en Egypte ; & laiſſa Mouſſeline auſſi ſurpriſe qu'humiliée de ce bruſque & inopiné départ.

Comme elle étoit naturellement très-réfléchie, elle n'eut pas de peine à faire alors un retour ſur elle-même. Elle repaſſa tous les points de ſa conduite avec Tafrio depuis le premier jour des ſix mois qui s'étoient écoulés depuis leur mariage. Elle comprit que la patience n'eſt pas la vertu la moins néceſſaire aux femmes ; qu'il ne ſuffit pas d'être ſans reproche du côté de l'honneur, pour mériter toute l'affection d'un époux, & qu'une complaiſance illimitée eſt la première des baſes d'un ménage heureux.

Nos Mémoires ne nous ayant point donné communication de la correſpondance de Mouſſeline & de Tafrio, lors de cette première abſence, nous ne pouvons dire juſqu'à quel point furent de part & d'autre pouſſés les reproches. Ce que nous ſavons ſeulement, c'eſt qu'il s'y mêla ſouvent beaucoup d'aigreur, ſurtout du côté de Tafrio ; ce qui ſurprendra moins, ſi l'on ſonge que les raccommodemens étant beaucoup plus difficiles de loin que de près, les querelles ſont auſſi beaucoup plus longues.

Tafrio revint cependant au bout de huit mois, mais ce fut pour ſe préparer à de nouveaux voyages.

Nous ſavons qu'il regardoit ces abſences comme un moyen d'entretenir l'attachement de Mouſſeline en ne l'uſant pas. Il eſt des femmes avec leſquelles ce moyen peut réuſſir il eſt vrai, mais nous ſommes loin de regarder cette recette comme un ſpécifique. Elle n'eſt point à l'uſage des femmes ſenſibles. Les reſſorts de l'ame s'uſent plus vîte chez elles par la douleur que par le plaiſir.

Cette nouvelle abſence dura plus de deux années. Pendant ce long eſpace, Mouſſeline eut le temps de faire des réflexions de plus d'une eſpèce. Livrée tour-à tour aux tranſports de l'amour & du dépit, tantôt la vanité l'emportoit ſur la tendreſſe; tantôt l'amour, un inſtant oublié, reprenoit tout ſon empire: mais telle que fût l'iſſue de ces combats, le devoir le plus ſacré n'en reçut jamais d'atteintes.

Obligée de vivre au milieu du plus grand monde, entourée de ſéductions, environnée de ſéducteurs, (24) Mouſſeline fut toujours inacceſſible. Les louanges données à ſa beauté amuſoient quelquefois ſon amour-propre, mais elles ne pénétroient jamais juſqu'à ſon cœur.

Le ſouvenir ſeul de ſon époux l'occupoit tout entier. Ses lettres étoient attendues avec impatience, reçues avec avidité, dévorées avec tranſport. On eût dit que l'éloignement avoit centuplé ſa tendreſſe.

Tafrio de ſon côté n'étoit point à ſe repentir de la réſolution qu'il avoit priſe. Son amour, alimenté par l'inquiétude du préſent, l'eſpoir de l'avenir, & les ſouvenirs du paſſé, prenoit chaque jour de nouvelles forces. Il étoit au terme le plus éloigné de ſon voyage, à près de mille lieues de ſa chère Mouſſeline, lorſque, ne pouvant plus réſiſter au déſir de la revoir, il réſolut de revenir auprès d'elle.

Sinilogeb, ſon ami, qui l'avoit accompagné dans ſon voyage, fut le témoin de ſon impatience, & le confident de ſa réſolution. C'étoit un gros joufflu ſans ſouci, homme aimable, convive excellent, un véritable enfant de la joie, qui ne concevoit guère qu'au milieu d'une Cour brillante & peuplée de beautés faciles, un mari fût ſi preſſé de revoir ſa femme.

Cependant, comme tout étoit chez lui ſubordonné à l'amitié, il fut le premier à louer le deſſein de Tafrio; & tout fut bientôt prêt pour leur départ.

Mais un obstacle invincible (nos Mémoires ne s'expliquent pas sur la nature de cet obstacle) vint arrêter nos voyageurs, & les contraindre de rester encore six grands mois dans une ville où Tafrio n'auroit pas voulu demeurer six heures.

Nous l'avons peint ferme dans ses projets, impatient dans ses volontés, bouillant dans ses désirs ; qu'on juge quelles durent être ses souffrances. Rien ne peut en donner une idée. Mousseline alors se trouva bien vengée, mais sans le savoir, & sans profit pour elle.

Enfin l'obstacle fut levé, & Tafrio put partir. On doit croire que rien ne put le modérer dans sa course. Il regardoit tout sans rien voir, & fit cette incommensurable route presque sans s'arrêter.

Sinilogeb, qui n'avoit point de Mousseline à revoir, se seroit bien passé d'un voyage aussi rapide. Il eut le chagrin de traverser, sans rien manger, de vrais pays de Cocagne, des lieux où tout excitoit l'appétit.... Mais l'amitié le lioit au sort de Tafrio ; & pour le coup il fallut oublier son estomac en faveur de son cœur. Oh ! c'est une belle chose que l'amitié ; les sacrifices qu'on fait pour elle sont des jouissances.

Si Tafrio s'arrêtoit quelquefois, c'étoit moins pour prendre un peu de nourriture ou de repos que

pour écrire à ſa chère Mouſſeline, & la prévenir ſur ſa prochaine arrivée.

Mouſſeline habitoit une ville voiſine de la mer, & c'eſt ſur cet élément que ſon époux devoit achever ſon voyage. Lorſque le moment de le revoir approcha, chaque jour elle ſe rendoit ſur le rivage, & tant que la vue pouvoit s'étendre, elle regardoit ſi l'eſquif qui portoit Tafrio ne s'offroit pas à l'horiſon. Elle paſſoit les jours entiers dans cet attente ; & nouvelle Nina, elle s'écrioit, lorſque la nuit la forçoit à ſe retirer, *il ne viendra donc que demain* !

Plus de trente jours ſe paſsèrent ainſi. Enfin un ſoir qu'elle avoit les yeux toujours fixés ſur les vagues les plus lointaines, un eſclave accourt à elle tout eſſoufflé, & lui annonce que Tafrio arrivé, l'attend dans leur commune demeure.

Un événement, que nos Mémoires nous laiſſent ignorer, l'avoit contraint de faire par terre tout ſon voyage.

A ces mots, Mouſſeline au lieu de s'amuſer à ſe trouver mal (25), comme tant d'autres femmes euſſent fait à ſa place, réunit toutes ſes forces dans ſes jambes agiles, & vole plutôt qu'elle ne court au devant de ſon époux Une pâleur intéreſſante avoit effacé les roſes de ſon teint. Toute entière

au ſentiment qui l'anime, elle ne voit, n'écoute, ne dit, & n'entend rien. Elle ne retrouva ſes ſens, ſon cœur & ſa raiſon que dans les bras de Tafrio.

Tous ſes torts furent effacés ; un ſeul moment fit oublier deux années d'alarmes.

Qui pourra peindre les tranſports de ces deux époux ? Sinilogeb, naturellement flegmatique, ne put lui-même retenir ſes larmes. Il ne jugea point cependant à propos d'aſſiſter au dénouement de cette ſcène touchante ; il lui parut qu'elle n'exigeoit pas plus de deux acteurs, & comme elle n'a point eu de témoins, elle ne peut avoir de peintre (26).

Nos Mémoires ne nous conduiſant pas plus loin, nous ſommes auſſi forcés de laiſſer là nos Lecteurs. Si la ſuite des avantures de Mouſſeline la ſérieuſe & de Tafrio le rieur, vient jamais à notre connoiſſance, nous ne manquerons pas de leur en faire part.

NOTES DES ÉDITEURS.

(22) *Le plus petit mot pour rire.* M. de Beaumarchais a dit avec eſprit que de toutes les choſes bouffonnes le mariage eſt la plus ſérieuſe ; & l'on pourroit ajouter avec vérité, que la manière dont ſe traitent ces ſortes d'unions dans les ſept-huitièmes des claſſes de la ſociété, eſt vraiment effrayante, vraiment déplorable, & la principale ſource de la dépravation des mœurs. Aſſembler des gens qui ne ſe connoiſſent point & que la mort ſeule pourra

féparer ; ne confulter ni leur goût, ni leurs penchans, ni leurs caractères, pour n'écouter que les froides convenances de l'intérêt ou de la vanité, c'eft faire de gaieté de cœur le malheur éternel de deux êtres qui, mieux aflortis, auroient pu vivre vertueux & fortunés. C'eft ouvrir la porte aux vices de tous genres, à la corruption, à l'infamie, ou condamner au défefpoir la vertu malheureufe.

(23) *L'harmonie des ménages.* Nous avons obfervé que c'eft moins le rapport des caractères que celui des opinions qui lie les hommes. Il eft même difficile que des êtres réunis par l'amour, l'hymen ou l'amitié, vivent dans un parfait accord, fi leur humeur, leurs fenfations font les mêmes. Il eft néceffaire, par exemple, que le fang-froid de l'un modère la pétulance de l'autre ; fans cela les divifions feroient interminables. On conçoit donc que la difcordance produit ici l'harmonie. Mais fi cette difcordance tient feulement aux opinions, alors tout eft perdu. Une manière différente d'envifager les chofes peut rendre les parties irréconciliables. On a vu un fingulier exemple de cette vérité dans M. le Maréchal de Biron, (dernier mort) & fon époufe. Depuis de longues années ils avoient vécu paifiblement ; la révolution arrivée dans la Magiftrature, en 1771, vint troubler cette union. Le mari prit parti pour la Cour ; la Maréchale, animée de fentimens plus nobles & plus juftes, défendit la caufe des Parlemens, & chacun foutint fon opinion avec tant de chaleur, qu'il leur devint impoffible d'habiter enfemble. Au moment de defcendre tous deux au tombeau, ils rompirent leurs liens ; donnèrent au philofophe des armes nouvelles contre le mariage, & à la fociété l'exemple d'un fcandale de plus. C'eft à cet événement, alors affez récent, que Dorat fait allufion par ce Vers d'une des plus belles tirades de fa Comédie du Célibataire.

Des féparations au bout de quarante ans !

(24) *Environnée de féducteurs.* Il paroît que la vertu des femmes eft auffi expofée en Perfe que parmi nous. C'eft une chofe qui nous a toujours révoltés que cette cour affidue que l'on fait aux femmes mariées, pour peu que leurs époux foient abfens, fouvent même à leurs yeux. On ne permet pas à une jeune fille, qui n'eft gardienne que de fon propre honneur, de regarder un homme en face, ni de l'écouter en particulier ; & l'époufe, que fon état rend dépofitaire de l'honneur d'un mari & de celui de toute une famille, eft en butte à des cajoleries à des féductions de toute efpèce. On n'épargne rien pour lui rendre infupportable le joug de l'hymen, pour le lui peindre fous les plus odieufes couleurs, pour lui faire oublier tous fes

devoirs, & la faire manquer à tous les principes de la décence & de la vertu. Ce contraste ne révolte personne, parce que nous vivons dans l'atmosphère du vice. Nos voisins sont en cela beaucoup plus sages. En Angleterre, en Suisse, en Allemagne, les filles vivent dans une grande liberté. On leur permet de chercher à plaire, & on ne les en estime pas moins lorsqu'elles y réussissent. Mais on interdit aux femmes toute coquetterie, & le mépris les suit de près dans le sentier du vice. On pardonne aux foiblesses d'un cœur libre, mais le sceau du déshonneur flétrit le front de l'épouse adultère. Ce crime leur paroît un outrage fait à la probité.

(25) *S'amuser à se trouver mal.* L'évanouissement est une chose très-ordinaire aux femmes, & dont elles savent tirer un excellent parti. Rien n'est plus commode pour suppléer aux sentimens qu'on n'a pas; pour sauver les derniers affronts à une pudeur mourante; pour savourer, sous l'apparence de l'insensibilité, toutes les gradations du plaisir. Chaque sentiment, comme l'on voit, y trouve son compte, & le tout est mis sur celui d'une ame sensible au dernier point, ce qui ne laisse pas que de faire honneur dans le monde. Il paroît que Mousseline étoit trop franche, trop réellement sensible pour avoir besoin d'un pareil secours. Elle s'abandonna naïvement aux mouvemens d'un cœur vertueux, & d'une joie légitime: & du caractère dont l'Auteur peint Tafrio, nous pensons qu'il devoit mieux l'aimer ainsi, qu'autrement.

(26) *Ne peut avoir de peintre.* Nous sommes surpris que l'auteur Persan nous laisse ici en si beau chemin, car les Écrivains de cette Nation sont forts, ordinairement, pour les descriptions voluptueuses. On doit présumer, d'après le portrait que l'Auteur nous a donné de Mousseline & de Tafrio, que cette première conversation, après une absence aussi longue, a dû être fort animée. Nous pensons même qu'au milieu de l'importance des choses qu'ils avoient à se dire, le sérieux de l'une & l'enjouement de l'autre, auront pu se trouver compromis. Puisse l'union de ces heureux époux se prolonger autant que leur existence, & se soutenir toujours avec la même tendresse, & avec la même ardeur! Ils trouveront dans une mutuelle estime, le principe toujours renaissant de leur amour, & n'auront pas besoin pour en alimenter les feux, de recourir de nouveau au remède trop incertain & trop périlleux de l'absence.

ÉPÎTRE

A M. DE CHOISY (27).

AIMABLE pareſſeux, dont la Muſe légère,
Sait tour-à-tour charmer, nous inſtruire & nous plaire;
Du Dieu des jolis vers illuſtre favori;
Emule de Delille, & pourtant ſon ami; (28)
Toi, qu'aux champs du Soleil vit naître l'inconſtance,
CHOISY, permets qu'ici ma timide ignorance,
Eſſayant de parler un langage étranger,
D'une Épître en grands vers haſarde le danger.
Nourri loin de la Cour des doctes immortelles,
Je n'ai jamais chanté les Héros, ni les Belles:
Moraliſte chagrin, peintre auſtère des mœurs,
J'ai gardé mes pinceaux pour de ſombres couleurs,
Et des vices du ſiècle adverſaire farouche,
Jamais le mot d'amour n'eſt ſorti de ma bouche.
Dans tes vers cependant, j'aime encore à l'ouïr:
Chanté par toi, l'amour eſt toujours un plaiſir.
De ton luth raviſſant la touchante harmonie,
Tempère les écarts de ma miſanthropie.
Du Chantre de la Thrace, ainſi les doux accords
Aprivoiſoient les ours, & calmoient leurs tranſports.

La Cité conſacrée au grand Dieu d'Epidaure, (29)
De ta verve naiſſante a cultivé l'aurore.
Tu puiſas dans ſon ſein & ce feu créateur,
Et ce goût épuré, ſage modérateur

Des dons de la Nature, & de ceux du Génie.
Par ses divins accords, l'auguste Polymnie
Charma tes premiers ans. Horace & Despréaux
Dirigèrent tes pas, par des sentiers nouveaux.
L'Apollon de nos jours, le magique Voltaire,
Prêtant à ta jeunesse un appui nécessaire,
Mit le comble à leurs soins, & t'enseigna le don
D'orner toujours de fleurs l'esprit & la raison.
Les succès ont passé ta modeste espérance.
La Gloire, de ton cœur la seule jouissance,
Dans cet auguste Livre aux neuf Sœurs consacré,
Des enfans d'Apollon constamment révéré, (30)
De tes heureux essais a gravé les prémices.
Le Dieu du goût, charmé, reçut tes sacrifices;
Ceignit ton front vainqueur de la palme des arts,
Et voulut sur toi seul attirer les regards.

Après tant de faveurs, ah! pourquoi ton silence
Frustre-t-il aujourd'hui notre chère espérance?
C'est en vain que Phébus t'honora de son choix,
Tu parois indocile, & rebelle à sa voix.
Voudrois-tu, renonçant à tes jeux poëtiques,
Végéter tristement avec ces politiques,
Dont l'éloquence oisive & les sottes clameurs,
Font envoler les Ris, & trembler les neuf Sœurs;
Et qui frondant toujours la césure & la rime,
N'aiment que les forfaits, la licence, & le crime?
Laisses là ces horreurs; par de nouveaux écrits,
Reviens toucher nos cœurs, & charmer nos esprits.
Que les aimables sons de ton aimable Lyre,
Reveillent dans nos sens le plus tendre délire:

Que ce *Frondeur*, remis dans les mains de Molé, (31)
Faſſe enfin les plaiſirs du public aſſemblé.
Ainſi le veut Thalie , & cette aimable Muſe ,
De ſes vrais favoris , ne reçoit point d'excuſe.
Allons , prends ton eſſor , ſouviens-toi de ton nom ,
Ou je vais te citer à la Cour d'Apollon.

NOTES DES ÉDITEURS.

(27) M. Martin de Choiſy , connu par un grand nombre de poéſies fugitives , qui ont paru ſucceſſivement dans l'Almanach des Muſes , jouit d'une aſſez grande célébrité pour nous diſpenſer de faire ici ſon éloge. On ſe contentera d'ajouter , en faveur de ceux qui ne connoiſſent ni ſa perſonne ni ſes ouvrages , qu'il joint au talent d'un Poëte ingénieux & facile , toutes les qualités d'un homme aimable , & fait pour tenir dans le grand monde , où il vit, la place due à celui qui réunit tous les moyens de conſidération.

(28) Ce vers fait alluſion à une Epître de M. de Choiſy à M. l'Abbé Delille , inſérée il y a quelques années dans le Mercure. Nous pouvons aſſurer qu'aucun hommage n'a autant flatté l'illuſtre Traducteur des Géorgiques. Il ne pouvoit en modérer ſa joie. L'Auteur de cet Ouvrage , alors très-lié avec M. l'Abbé Delille , fut témoin de ſes tranſports & le premier à annoncer à M. de Choiſy tout le ſuccès de ſon Epître , qui eſt , ſous tous les rapports , un morceau infiniment agréable.

(29) Montpellier qui a donné naiſſance à M. de Choiſy (qui même y fait ſa réſidence habituelle) n'eſt pas moins célèbre par ſon Univerſité de Médecine , que par le grand nombre d'hommes éclairés qu'il a produits. Parmi les Poëtes vivans , nous citerons ſeulement M. Roucher , connu par ſon Poëme des Mois , ouvrage rempli de morceaux du plus grand talent , & auquel il n'a manqué que d'être moins prôné à l'avance , pour obtenir un plus grand ſuccès lorſqu'il a paru.

(30) On ſait avec quelle impatience l'Almanach des Muſes eſt attendu chaque année , ſurtout par les Poëtes qui ont quelque eſpérance de s'y voir. Cet eſpoir eſt ſouvent trompé , & quoique ce petit Recueil ſoit rédigé en général avec aſſez de goût , la partialité en fait ſouvent excliure des pièces eſtimables , pour en adopter

de médiocres. Au reste on ne peut refuser à l'Homme de Lettres, chargé depuis près de 30 ans de cette rédaction, des connoissances, un goût assez sévère, & des principes assez sains en poésie & en littérature. On en a pu juger aussi par le Journal de Paris, dont il a rédigé pendant long-temps la partie littéraire.

(31) M. de Choisy est auteur d'une Comédie de caractère intitulée le *Frondeur*, reçue depuis long-temps à la Comédie française. Cet ouvrage, écrit avec beaucoup de goût, obtiendra sans doute un succès qui confirmera la juste célébrité de ce Poëte aimable. On aimera peut-être à le comparer avec un caractère tout opposé, *l'Optimiste*, production d'un jeune écrivain qui accomplit à peine son septième lustre, & qui compte déjà quatre Comédies de caractère, pleines d'esprit, de talent, de grâce & de traits vraiment comiques, vraiment originaux. Nos lecteurs devinent sans peine que nous voulons parler ici de M. Collin d'Harleville, auteur de *l'Inconstant*, de *l'Optimiste*, des *Châteaux en Espagne* & du *vieux Célibataire*, quatre ouvrages dont un seul suffiroit pour établir une grande réputation. Nous trouverons quelque jour l'occasion de nous étendre sur le mérite respectif de ces Comédies qui feront époque dans notre littérature : nous nous bornerons à dire aujourd'hui que c'est peut-être à M. Grimod que ce jeune Poëte a dû ses triomphes, & le public ces jouissances. Rebuté dès ses premiers pas dans la carrière dramatique, & peu fait aux manières des Comédiens avec les auteurs, M. Collin dont l'ame fière ne savoit pas plier sous l'amour propre des autres, dès qu'il croyoit sa délicatesse compromise, avoit retiré son Inconstant, joué seulement à la Cour, & s'étoit ainsi fermé pour jamais la porte du Théâtre français. M. Grimod employa sa médiation & son crédit auprès des Comédiens pour la lui faire r'ouvrir. La chose étoit fort difficile; mais aidé par M. Molé qui s'est toujours montré l'ami des Gens de lettres, & qui fait apprécier les talens parce qu'il en a beaucoup lui-même, il eut le bonheur d'y réussir. L'Inconstant fût joué à Paris avec un grand succès ; M. Collin rentra en grâce avec la Comédie, qui s'apperçut bientôt qu'elle avoit travaillé pour ses propres intérêts, en rendant justice à un auteur si bien fait pour attirer la foule. M. Grimod s'est souvent applaudi du succès de ses soins ; ils lui ont mérité quelque reconnoissance de la part du public, de la Comédie française, & de M. Collin d'Harleville.

DES GENS DU MONDE.

Les Gens du Monde forment une claſſe de la Société qu'il paroît d'abord aſſez difficile de définir. Mais comme un même eſprit les anime, que les mêmes paſſions les agitent, que les mêmes inpulſions les dirigent, qu'ils ſemblent n'avoir en un mot qu'une même manière de voir, de ſentir & de juger; nous croyons qu'on peut les conſidérer comme un véritable corps, & les étudier ſous ce point de vue.

La diviſion de Fous & de Sots, adoptée par quelques Philoſophes, pourroit aſſez leur convenir, s'il ne ſe rencontroit quelquefois parmi eux un petit nombre de gens d'eſprit qui formeroient une troiſième claſſe.

Lorſqu'un homme s'éloigne du cercle étroit des Idées reçues, qu'il mépriſe les préjugés indifférens à l'honneur & à la vertu, qu'il veut enfin être heureux à ſa manière, chacun crie : *c'eſt un Fou.* Les ſots qui ont encore plus d'intérêt à le faire croire, crient plus haut que les autres; & tous s'accordent à taxer de démence un être qui vaut certainement mieux à tous égards que ces jugeurs ignorans.

Damis s'eſt vu pendant vingt ans en butte aux traits de la calomnie ; plus il y paroiſſoit indifférent, plus on tâchoit de l'y rendre ſenſible. On ne lui tenoit compte, ni d'une conduite irréprochable, ni d'une probité ſans tache, ni d'une honnêteté rare, ni d'une vertu ſans ceſſe éprouvée. Damis étoit un homme à fuir, à renfermer, à proſcrire, & l'on eſt en effet parvenu à l'éloigner. C'eſt que les Gens du monde ne pouvoient pardonner à Damis de n'avoir voulu devoir qu'à lui-même la conſidération que tant d'autres empruntent de ce qui les entoure ; d'avoir mépriſé ſans ceſſe leurs petits moyens d'ambition & de vanité ; en un mot d'être lui, d'avoir un caractère.

Seroit-il donc vrai que les Gens du monde fuſſent tellement brouillés avec l'eſprit, qu'ils en vouluſſent même à ceux qui nés ſans prétentions, cherchent ſeulement à en acquérir ? A en juger par leur acharnement contre toute eſpèce de réputation, nous ſerions tentés de le croire.

La vanité eſt un ſentiment ſi ſot qu'il ne pardonne aucune eſpèce de ſupériorité. Toute comparaiſon l'humilie. C'eſt au moins une juſtice intérieure qu'il ſe rend à lui-même. Il faut lui en ſavoir quelque gré, car il eſt rare aux ſots d'être modeſtes.

On voit par là que la guerre, allumée depuis ſi long-temps entre les Gens du monde & les Gens de Lettres, n'eſt pas prête à s'éteindre. Comme la fortune ſeule fait les premiers, & que les autres ne doivent leurs avantages qu'à l'étude & à la nature, il eſt juſte qu'ils achètent leur gloire par quelques tribulations. Il faut de la compenſation en toutes choſes, & peut-être deviendroient-ils trop puiſſans, s'ils ceſſoient d'être perſécutés.

Les Gens dits de bonne compagnie ſe targuent beaucoup de ce qu'ils appellent l'uſage du monde, & croient avoir bien humilié un homme d'eſprit, quand ils ont fait devant lui parade de cette ſcience frivole. Mais qu'ils tâchent de ſe perſuader que chacun peut acquérir en peu de temps ce puérile avantage; que la vraie politeſſe étant dans l'ame, un galant homme eſt toujours un homme poli : qu'ils ſachent enfin que ce labirinthe d'uſages ridicules qu'ils voudroient faire croire néceſſaires, peut tout au plus embarraſſer un Provincial, qui ne tardera pas à les mépriſer s'il ne peut les apprendre; & que, ſi rien n'eſt plus ennuyeux que l'étude de ce protocole de minuties, rien n'eſt auſſi plus facile.

Nous ſentons bien que ces vérités ne plairont pas à tout le monde, mais c'eſt ce qui nous importe peu.

On

On ſait bien que ce n'eſt pas l'opinion des ſots qui nous gouverne ; il ſuffit d'en avoir été long-temps la victime, pour ne laiſſer perdre aucune occaſion de la braver.

A conſidérer philoſophiquement les Gens du monde, on a de la peine à ſe perſuader qu'ils puiſſent devenir dangereux. La frivolité devroit émouſſer en eux les traits de la ſatyre ; & lorſque la médiſance n'eſt pas aſſaiſonnée par l'eſprit, elle ceſſe d'être redoutable. Ces principes, qui ſont vrais dans la théorie, ceſſent de l'être dans la pratique. On eſt tout ſurpris de voir les ſots faire ou renverſer la réputation des Gens de Lettres. Ce ſont les Rats qui détruiſent le palais de Verſailles. Il eſt vrai que la poſtérité qui ne connoît que les ouvrages, n'adopte pas ces jugemens aveugles, mais ils n'en empoiſonnent pas moins l'exiſtence de celui qui y attache quelque prix, & portent dans ſon ame le découragement & le déſeſpoir.

En général les Gens du monde pardonnent tout, hors la ſupériorité. Choqués par toute comparaiſon qui humilie leur amour-propre, ils aiment mieux traverſer l'homme qui leur fait ombrage, que d'applaudir à ſes ſuccès.

On nous oppoſera peut-être l'enthouſiaſme

avec lequel ils prônent certaines actions, certains ouvrages, & certains auteurs. Mais qu'on prenne garde que cet enthousiasme factice ne se reproduit que dans deux sortes de circonstances. Où lorsque le mérite éclate tellement, que leur acharnement dévoileroit leur jalousie ; ou lorsqu'il s'agit d'élever autel contre autel & d'affoiblir le talent qu'ils redoutent, en lui opposant la médiocrité qu'ils protègent : mais dans le premier cas, l'envie trouve toujours à se venger en secret de son hommage public & contraint ; & dans le second, elle jouit en quelque sorte des épines dont elle a semé la carrière du Génie. C'est ainsi que la Phèdre de Pradon balança quelque temps la Phèdre de Racine, & que l'hôtel de Rambouillet dépensa 30,000 liv. pour perdre un grand homme qui avoit dédaigné son suffrage. Mais le public, qui peut quelquefois être égaré, mais qui finit par être juste, ne resta pas long-temps indécis. Pradon & ses prôneurs conspués, bafoués, presque ruinés, & n'osant plus paroître, furent forcés de dévorer leur rage impuissante, & de cacher leur honte dans le cercle étroit de leur coterie. Racine bientôt vengé par le succès le plus éclatant, eut pour lui la Cour & la Ville ; & le Législateur du Parnasse mit le comble à la gloire de son illustre

ami en marquant ſon indigne adverſaire de l'ineffaçable ſceau du ridicule & de la ſatyre. Le nom de Pradon eſt devenu une injure, & n'eſt plus connu que par l'opprobre dont il eſt couvert. Ainſi tout charlatan d'eſprit ou de vertu, doit s'attendre à être traité tôt ou tard. Ainſi plus ſon ſuccès envahi a été rapide, plus ſa chute méritée devient humiliante. Semblable à ces corps élaſtiques, que leur propre nature fait triompher d'une compreſſion inſtantanée, le Génie perſécuté reprend bientôt ſa place, & confond par ſon éclat la haine, la ſottiſe, le fanatiſme & l'ignorance.

Ces réflexions devroient rendre les Gens du monde plus circonſpects dans les choix de leur admiration ou de leurs cenſures. La gloire d'un grand Ecrivain eſt pour lui ſeul; mais l'humiliation d'un mauvais Auteur retombe ſur ſes prôneurs indiſcrets, & le public frappe du même ridicule & la pièce ſifflée, & la coterie ignorante, protectrice née des médiocres ouvrages.

Le déſir d'en impoſer aux ſots n'eſt pas le ſeul motif qui guide les Gens du monde dans la protection qu'ils feignent d'accorder aux Lettres. Ils eſpèrent, en faiſant des créatures, ſe faire auſſi des appuis; & que de ce commerce d'éloges convenus, & de mutuelles adulations, naîtra

pour eux une ſorte de conſidération, capable de les porter aux places qu'ils ambitionnent (32). Ce manége a réuſſi à pluſieurs, parce que ce n'eſt pas le public qui nomme à ces places. Mais comme c'eſt lui qui juge & qui ſouffre, il s'eſt vengé par des couplets & des épigrammes de ces choix qui inſultent au mérite, & qui prouvent une vérité, malheureuſement trop reconnue, c'eſt que l'eſprit, le talent & la vertu, n'ont jamais ſervi de degrés au temple de la Fortune.

Le ſuccès des bons ouvrages & l'avancement de leurs auteurs, ne ſauroient prévaloir contre la vérité de ces obſervations; car outre que les exceptions ne ſont jamais des preuves, cette objection ſerviroit bien plutôt à appuyer notre ſyſtême, qu'à le combattre. Le Génie ſurmonte tous les obſtacles, force à l'admiration, briſe à la fin les entraves qu'on ſe plaît à lui donner; & ſemblable à l'aſtre lumineux qui vivifie la Nature en l'éclairant, il diſſipe par ſa ſeule apparition tous les nuages qui voudroient obſcurcir ſon éclat. Tel a toujours été le ſort des grands ouvrages. Mais leurs auteurs ne ſont pas à beaucoup près auſſi heureux. S'ils ne joignent le talent de l'intrigue au don du génie, ils demeureront dans l'indigence, & feront en butte à des vexations multipliées. Corneille, la

Fontaine, Piron, les deux Rouſſeaux, morts pauvres ou perſécutés en ſont la preuve. Beaucoup d'Auteurs vivans, qui n'ont pas voulu ſe faire Philoſophes, ou dont la noble fierté a refuſé de s'attacher à un parti, (l'eſtime publique nous diſpenſe de les nommer,) fortifient cette opinion. Tous ceux au contraire qui n'ont pas craint de dégrader leur talent par la ſoupleſſe, de l'avilir par l'adulation, de rechercher les honneurs & la fortune par des moyens inconnus au véritable génie; qui ont ſu enfin ſe faire pardonner leur ſupériorité par les Gens du Monde, en adoptant leurs principes & leurs vices; ceux-là ſont morts riches, puiſſants & prônés. La liſte en eſt longue dans ce ſiècle, mais il y auroit de l'injuſtice à ne pas mettre en tête MM. de Voltaire, Fontenelle & d'Alembert.

Il eſt vrai que la Poſtérité, qui n'eſt d'aucune Académie, qui ne dîne chez perſonne, & qui met tout le monde à ſa place, ne tarde point à aſſigner les rangs; & malheur alors à ceux qui ont joui d'une gloire uſurpée! C'eſt le moment de l'impartialité, de la juſtice & des vengeances.

Les Gens du Monde, conſidérés entre eux, abſtraction faite de leurs rapports avec les Gens d'eſprit, méritent aſſez peu de fixer les regards.

Ils ne nous offrent que les mêmes paſſions, reproduites ſous mille formes différentes. L'ambition qui n'eſt qu'une avarice déguiſée ; la vengeance qui n'eſt que le réſultat du déſir de ſupplanter & de l'envie de nuire ; la vanité qui endure les affronts & ne ſait ſupporter les offenſes ; la ſoif inſatiable des honneurs, & ſurtout des richeſſes, qui ne connoît point de voies illicites pour parvenir à ſes fins : voilà ce qui conſtitue le caractère de la plupart des Grands. Nous ne leur ferons pas l'honneur de les croire ſuſceptibles d'amour ; cette paſſion ne peut germer dans des cœurs corrompus. Mais nous les connoiſſons libertins ſans déſirs, débauchés ſans remords, & crapuleux ſans honte. Le mépris des lois les plus ſacrées ſemble même néceſſaire à leurs jouiſſances. Un adultère eſt bien plus piquant pour eux qu'un commerce libre, & la réunion de deux crimes eſt un attrait qui éguiſe pour eux les ſenſations de la volupté.

Le Culte, autrefois l'objet de leurs railleries, eſt aujourd'hui celui de leur indifférence. La Religion, ce premier beſoin de l'homme vertueux, ce lien ſacré des mortels, ce modérateur puiſſant & néceſſaire de toute ſociété, la Religion eſt pour eux un être idéal, à peine ſongent-ils s'il en exiſte encore.

Si les mots de bienfaisance & d'humanité font quelquefois dans leurs bouches, ces vertus habitent bien rarement dans leurs cœurs. La dureté, l'infenfibilité, le mépris du pauvre, voilà ce qu'on y trouve ; & comme la compaffion des maux d'autrui femble établir entre les hommes une forte d'égalité dont ils rougiffent, l'être fouffrant eft tout-à-fait étranger pour eux. Si quelquefois ils s'avifent de l'affifter, cette légère offrande fera moins un bienfait qu'une aumône.

Ce Tableau des Grands a été tracé il y a quelques années, c'eft-à-dire lorfqu'ils étoient tout-puiffans & qu'il y avoit quelque courage à en parler avec cette franchife. Aujourd'hui, que par un concours de circonftances, qu'il étoit difficile de prévoir, ils font tombés dans le dernier degré du malheur & d'humiliation, il y auroit de la barbarie à les traiter avec autant de févérité. Efpérons que ces leçons terribles leur feront faire des réflexions fages, & qu'ils en tireront au moins cet avantage, de penfer que l'homme n'eft jamais heureux par tout ce qu'il l'entoure, & que le feul genre de bonheur qui foit à l'abri de l'adverfité, c'eft le fentiment d'une confcience fans reproches, & l'amour conftant & inaltérable de la vertu.

FIN.

256

NOTE DES ÉDITEURS.

(32) *Aux places qu'ils ambitionnent.* C'eſt ainſi qu'un Charlatan trop connu pour notre malheur, a trouvé le moyen de s'élever du fond d'un obſcur comptoir, aux premières places de l'Etat. Il avoit ſoin, à l'aide d'un cuiſinier habile, de raſſembler dans ſa maiſon nos Philoſophes affamés, qui furent autant d'échos de la rénommée de cet ambitieux. Le bourſouflé Thomas corrigeoit les thêmes du mari, & dédioit des brochures à la femme, vrai perſonnage de Comédie, & que Molière n'auroit ſurement pas laiſſé échapper. On rit d'abord, mais on finit par croire un grand talent à cet homme qui n'avoit guère que celui des autres. C'eſt ainſi qu'il parvint à tenir dans ſes mains impûres le gouvernail de l'état, & que chaſſé juſqu'à trois fois, il eût le ſecret de s'y faire rapeller, & la baſſeſſe de le reprendre. La nullité de talens, l'hypocriſie de vertus, la criminelle ambition qu'il a ſucceſſivement déployées dans cette place, ont été la ſource de maux incalculables: on pourroit ajouter l'horrible ingratitude dont il a payé les Gens de lettres, ſeuls cauſes de ſon élévation. Tant qu'il a conduit les affaires, aucun d'eux n'a reçu du gouvernement la plus légère faveur. Il apportoit au contraire tous ſes ſoins à les écarter. Il eſt vrai qu'un de ſes ſucceſſeurs les a bien vengés de cet oubli; & que ſous ce miniſtère brillant & mémorable, les faveurs & les dons de la Cour ont été chercher le mérite obſcur & oublié, & ont rappelé pour un moment les beaux jours de Colbert & de Louis XIV.

Fin des Notes.

TABLE des Morceaux que renferme cette Brochure.

Courte Notice, pag. 2
Avis des Libraires, 4
Avertiſſement des Éditeurs, 5
Réflexions ſur l'Art dramatique, 11
Notes des Éditeurs, 19
Épître à M. Vaſſelier, 25
Notes des Éditeurs, 27
Idées ſur Voltaire, 29
Notes des Éditeurs, 36
Mon abjuration, 39
Notes des Éditeurs, 40
Hiſtoire de Mouſſeline 43
Notes des Éditeurs, 55
Épître à M. de Choiſy, 58
Notes des Éditeurs, 60
Des Gens du monde, 62
Note des Éditeurs, 72.

Fin de la Table.